LA REVUE THÉÂTRALE

Abonnements & Vente
60 Rue de la Rochefoucauld _ PARIS

Nouvelle Série _ N° 31.

Prix net 1f 50
Etranger ...... 2f „

Cl. Revue Théâtrale

Mlle Eve LAVALLIÈRE
dans MISS HÉLYETT.

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENT

Au Siège de la Revue : **58, Rue de La Rochefoucauld,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

(VOIR PRIMES PAGE 4)

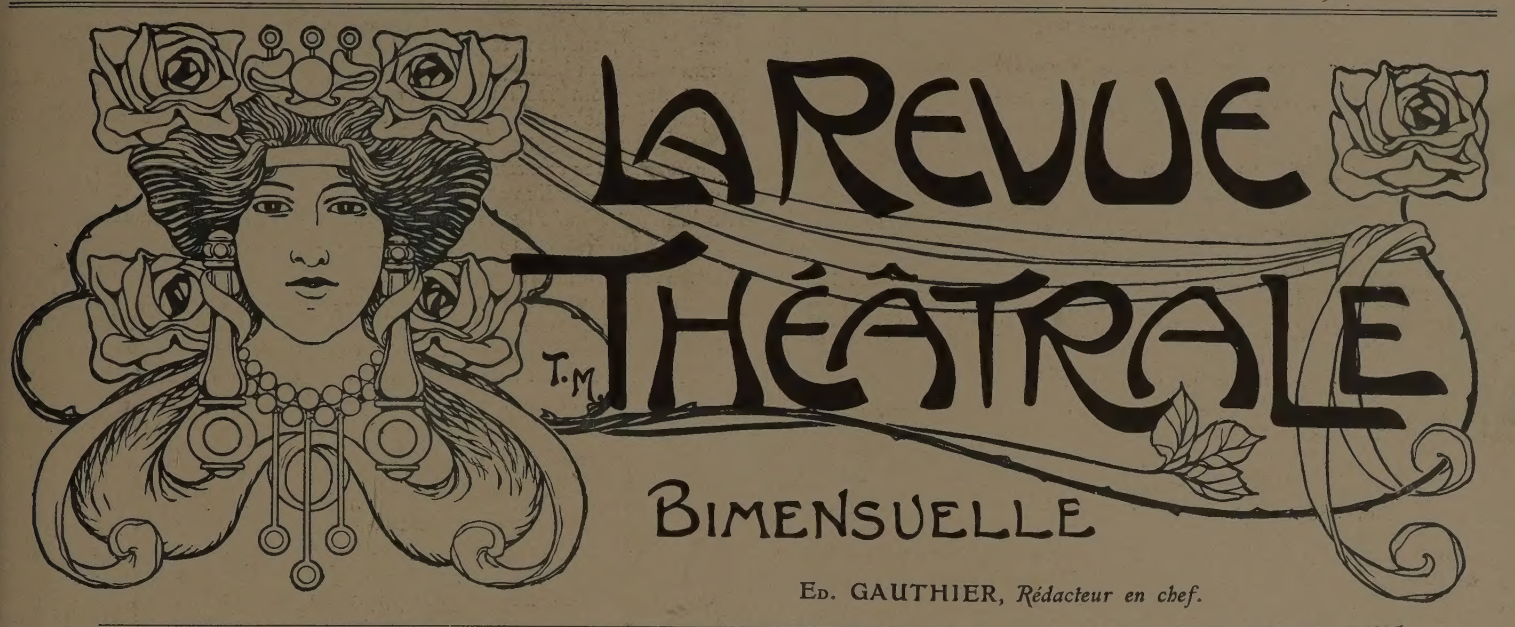
PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES. — Mme Camille DUGUET. — Henry EYMIEU. — Henry FRANSOIS. — Felix GALIPAUX. — Gustave KAHN. — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Jules MARTIN. — Théodore MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — George VANOR. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 31 :



Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.*

Abonnements :
Un an : Paris........ 36 fr.
— Départements..... 36 fr.
— Etranger........ 48 fr.

Le Numéro
France.................. 1 fr. 50
Etranger................ 2 fr. »

DIRECTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris (IXe)

L. GEISLER
Directeur-Administrateur

G. FRAPPIER — *Secrétaire de la Direction*
Arm. GEOFFROY — *Secrétaire de l'Administration*

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
M. COUTURE, opérateur.

Abonnements et Vente :
58, Rue de La Rochefoucauld — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld.
Paris (IXe)
Téléphone 271-94

CHRONIQUE DE QUINZAINE

PALAIS-ROYAL : *La* Marche *forcée, vaudeville en trois actes, de MM. Georges Berr et Marc Sonal.* — ODEON : Hippolyte couronné, *drame en vers, de M. Jules Bois.* — *Représentation des* ESCHOLIERS : Ces Messieurs du Tiers, *comédie en cinq actes, de M. Claude Berton.* — TRIANON : *la* Loi de Pardon : *pièce en quatre actes, de M. Maurice Landay.*

Bien sûr, la *Marche forcée*, du Palais-Royal, fut le résultat d'une gageure. Évidemment, MM. Berr et Marc Sonal parièrent avec je ne sais qui, d'introduire et de faire tenir, dans un vaudeville en trois actes, les péripéties, les trucs et les types de tous les vaudevilles ; et j'imagine, qu'en un temps, ils durent se trouver fort embarrassés pour coordonner leurs idées et pour ménager leurs effets. Au bout du compte, non sans avoir été secourus, ces hardis auteurs se dégagèrent à peu près de leur défi ; mais le Palais-Royal n'a réalisé nul profit au prêt qu'il fit de ses planches à l'équipée de ces messieurs.

L'objet de la *Marche forcée* résidait dans l'obligation imposée à certains de ses acteurs de coucher avec des personnages aussi peu que possible désignés pour partager un lit avec eux. Admettez ceci : Champagnac jouit d'une adorable maîtresse, Poupoule ; d'autre part, il a éveillé l'amoureuse attention d'une bourgeoise huppée, Mme des Pommettes, et pour satisfaire à la jalousie de cette dame désirable, il n'hésitera pas à sacrifier son amante. Mais, en ce renoncement, il prendra soin de ne mettre aucun tort de son côté.

Notre Champagnac se souvient que, cinq ou six ans auparavant, ayant surpris aux pieds mignons de sa maîtresse, un cuistre, du nom de Majoret, il fit grâce à ce larron d'amour, sous condition qu'il se soumettrait à sa vengeance, selon son bon vouloir. Champagnac — comme c'est simple ! — obligera Majoret à se remettre aux genoux de Poupoule ; lors il interviendra, mènera grand bruit, tirera des coups de pistolet, sèmera sa cocotte, et, froissé, mais libre, s'en ira joindre Mme des Pommettes.

Eh bien les faits ne s'arrangent pas si facilement. Majoret se rend bien à l'heure dite

La Marche forcée. — 1er Acte. Cl. P. Boyer.



M. Bellucci (Le docteur). M. Hamilton (Gaétan). Mme Berthe Legrand (Mme Majoret). Mme Aimée Samuel (Mme Des Pommettes). M. Raimond (Majoret). M. Tréville (Des Pommettes).

chez Poupoule, mais Champagnac, chargé des simulacres d'un faux départ, survient trop tôt pour disposer une embuscade. Ici, l'action s'affole : elle se complique d'un Brésilien férocement énamouré, d'un brûle-parfums, traître excitateur de couchages inopinés, d'une femme de chambre roublarde et pillarde, d'un pseudo-groom facétieux, d'un enlèvement, d'apaches, de méprises, de quiproquos, d'un grec et de pannes d'automobile, jusqu'à tant que les participants à cette *Marche* forcenée croulent les uns sur les autres et s'esclaffent. — Toute la joie fut pour eux.

L'interprétation donna de son mieux. Raimond simula des apeurements bien amusants ; M. Lamy jugea bon de réaliser un Brésilien languide ; la verve adroite de M. Galipaux et l'habile tenue de M. Tréville rendirent acceptables Champagnac et des Pommettes ; M. Hamilton fut drôle et Mme Berthe Legrand très drôle ; Mme Aimée Samuel s'affirma fort aimable ; Mlle Faber, qui devient de plus en plus jolie, se révéla gracieuse infiniment, et on apprécia beaucoup le jeu spirituel de Mlle Demay.

Le don de l'imagination dramatique demeure aux temps révolus. Trop volontiers, nos auteurs trouvent leurs scénarios — pour ne pas dire leurs pièces — dans les œuvres accomplies, ou même dans la production courante. Beaumarchais est spolié : son Chérubin devient le chérubin de tout le monde, l'objet de toutes les poétiques et de tous les lyrismes. *Cyrano de Bergerac* emprunta sa totale aventure à l'existence agitée du burlesque auteur des « choses que l'on voit au delà de Thulé », et le Destin sait si l'*Histoire des Oiseaux*, du même, est étrangère au *Chanteclair*, dont M. Rostand cisèle la parure avec un soin persistant. *Scarron* s'inspire, pour son fonds, des avatars subis par le coupable parodiste de Virgile, et il se sert, pour pivot scénique, d'une manière de Cyrano cul-de-plomb. On refait *Iphigénie* et on recompose *Phèdre*.

En ce qui concerne ces deux ouvrages, peut-on dire qu'il y eut utilité à leur modification ? Y avait-il inconvénient à laisser Phèdre, animée par Euripide, sous la forme honorable que lui donna Racine ? Pourquoi changer les situations et l'expression des personnages prévues par ce tragique, — ceci sous prétexte de les rendre plus naturels, — puisque ces situations et ces personnages sont fictifs ?

Cl. P. Boyer. *La Marche forcée.* — IIe Acte.



Mlle Jane Faber (Poupoule). M. Galipaux (Champagnac). M. Raimond (Majoret).

La vérité, selon Euripide, Senèque et Virgile n'est-elle pas qu'Hippolyte viola effectivement sa belle-mère *(vim corpus tulit)* et qu'il épousa Aricie, dont il eut un fils ? Il semble qu'à faire *Hippolyte couronné*, M. Jules Bois dépensa, à peu près en pure perte, l'élégance de ses vers.

Les Escholiers ont donné en spectacle, au Théâtre-Trianon, ces *Messieurs du Tiers*, comédie en cinq actes, tirée d'un roman de M. Claude Berton. Le titre laisse entendre que la pièce était dirigée contre la Bourgeoisie. Mais, conçue dans le but louable de dénuder les tares des Parvenus, d'exposer au jour justicier la sottise de leur orgueil et la hideur de leur perversion, cette satire allait trop loin.

Une femme trompe son mari ; cela se voit. Elle prend un amant vieux, puis un amant jeune ; cela se voit encore. Que la beauté de cette femme soit, à la fois convoitée par son beau-frère et par un petit journaliste, admettons-le. On nous propose la dame mariant son amant à une jeune fille riche, pour le sauver de la ruine ; passe. Mais que, par simple haine, le beau-frère désille les yeux de la fiancée et dénonce l'amant, tandis que le journaliste, devenu puissant et vindicatif, accable sous l'influence de ses colonnes, le dit amant : voilà des choses énormes. Énormes d'autant plus, que cette fange, amassée comme à plaisir, s'arrête au début d'un dernier acte où le journaliste revient à de meilleurs sentiments, où le mari pardonne à sa femme et où celle-ci s'humilie entièrement. Ce contraste est choquant. Combien vain est l'effort de ceux qui entendent trop prouver !

A signaler comme intéressant début des Matinées classiques, organisées au Trocadéro par M. Zeller, une belle représentation de *Polyeucte*, où M. Philippe Garnier témoignait d'une excellente allure tragique. A signaler également, aux derniers samedis poétiques de M. Bour, un ravissant *Retour de Chérubin*, de M. Ernest Gaubert, dans lequel le gentil page exilé disait à Rosine des vers bien jolis, sous leur teinte mélancolique. Mme Paule Nancray et M. Maxime Léry exprimaient fort agréablement la saveur de ces vers.

Le théâtre est au Code et le Code est au théâtre.

Tandis que les plus illustres psychologues de nos planches collaborent officiellement à la rénovation du Code civil, le solennel Recueil de nos lois ne cesse de fournir à la scène, en thèmes de discussion, ses articles les plus controversés. Récemment, à Trianon, la *Loi de pardon*, de M. Maurice Landay, s'opposa véhémentement à la brute intransigeance du Code criminel.

Le postulat de cette pièce inspira maints mélos. Un pauvre bougre de caissier vole à son patron l'argent strictement nécessaire pour payer l'opération chirurgicale qui doit garder la vie à sa maîtresse ; naturellement, il est pris, et le juge d'instruction chargé de son cas l'aiguille en correctionnelle. Sorti de prison, le pauvre bougre crève de faim, un peu plus chaque jour, jusqu'à ce qu'il soit recueilli, en qualité de secrétaire économique, par un riche candidat socialiste. L'homme politique, vous pensez bien, ne manque pas d'exposer dans ses réunions le misérable qu'il sauva, et cette ingénieuse réclame n'est pas sans contribuer au succès de son élection.

Or, à peu près comme jadis le fils de Giboyer aima l'héritière de M. Maréchal, le secrétaire pauvre s'éprend ingénument de la fille de son patron. Alors le collectiviste, apôtre d'égalité, s'estomaque, le théoricien de justice rationnelle ne trouve pas assez de dédain pour décourager une telle insolence... Et le pauvre bougre, désabusé, se tue. M. Barral accusa remarquablement la veulerie fourbe du député ; M. Rablet composa fort bien le juge d'instruction ; M. Rambert attira l'émotion sur la victime de cette affaire ; Mme Sandra Fortier figura une aimable jeune personne.

Si quelque loi de pardon avait permis au juge d'instruction de surseoir au châtiment du malheureux occasionnellement coupable, le code, je sais bien, eût évité une marque de sang en marge de ses édits. Mais tout de même, ce genre de théâtre ne peut avoir grand résultat ; et, s'il corse le menu de son affiche du nom du président Magnaud, ou bien je plaindrai sa maladresse, ou bien je douterai de sa sincérité et de son intérêt

Edouard GAUTHIER.

Autour des Concerts

Entendu, cette semaine, à Venise, la *Résurrection du Christ*, de Lorenzo Perosi. Ce maître de chapelle de Saint-Marc était déjà venu à Paris, en 1899. Un comité de mondaines, instruit dans l'art de la fabrication de la renommée, avait eu des conversations sonnantes et trébuchantes avec les caissiers de publicité des grands journaux parisiens et conditionné pour le jeune abbé vénitien une de ces réputations de génie lyrique qui, en quelques jours, sacrent chez nous les plus médiocres des nouveaux venus. Etant donné que tous les directeurs de grands théâtres, et quelques artistes, signent des traités avec la presse pour leur glorification périodique, les étrangers auraient bien tort de se gêner. Donc, on apprit, à quelques francs la ligne, que Palestrina et Carissimi avaient un successeur dans un jeune prêtre piémontais, véritable rénovateur de la musique sacrée. Quand il apparut, il fallut un peu en déchanter : c'est le mot; mais comme la musique est un art qui compte plus d'amateurs que de connaisseurs, on s'intéressa ; et, comme un grand nombre de personnes prétendent distinguer des beautés là où des profanes ne les discerneraient point (attendu que ces beautés sont absentes), on se passionna ; et l'orchestration, plus bruyante que chantante de Don Lorenzo Perosi enthousiasma les ignorants, et sa facilité italiennement ardente parut du souffle mystique.

Cl. Guigoni & Bossi, Milan.

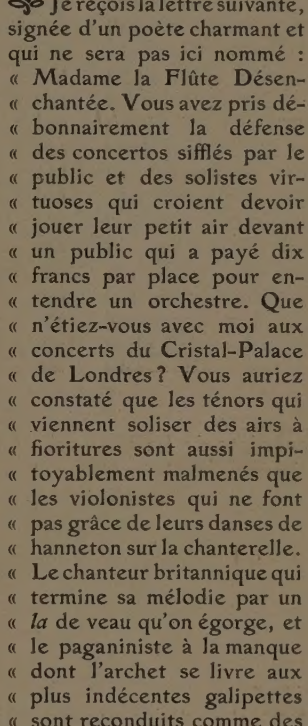


Don Lorenzo Perosi.

Eh ! bien, cette œuvre, à Venise, m'a semblé beaucoup plus belle qu'à Paris. Au contraire des sentiments éprouvés au Cirque d'Eté, la simplicité vraiment extrême de la conception, la musicalité si modeste de sa réalisation ne nous choquèrent point, dans une ville où il suffit de respirer pour admirer. Evidemment, nous n'avions point les grandes inspirations méditatives qui parlent de Dieu à l'âme et de l'âme à Dieu; mais cette trame légère, cet enthousiasme sans profondeur, ces sonorités chatoyantes, correspondent avec une précision décevante au catholicisme d'opéra d'un peuple où tant d'églises ne sont que d'éblouissants casinos ! Aussi, en entendant ces chorals accompagnés constamment par des cuivres à l'unisson, en voyant les récitants des commentaires indistinctement mêlés aux acteurs qui dialoguent le drame, en écoutant les cris de Marie-Madeleine qui reconnaît le Christ ressuscité, et les chœurs des Hébreux suppliant Pilate de veiller sur le tombeau, nous étions avertis d'avance qu'il ne fallait pas attendre l'effusion sainte de César Franck dans les *Béatitudes*, ni la mystique sublimité du premier finale de *Parsifal*.

Evidemment, si la musique ne consistait qu'en un assemblage de sons heureux, de même que si des périodes uniquement harmonieuses suffisaient à constituer l'éloquence, le facilisme italien, brillant, léger, tout de première apparence, suffirait dans cette atmosphère des ciels vénitiens; le développement logique des thèmes, la structure scientifique des parties, la polyphonie compliquée en lacis, inutilités germaniques ou vertus de français germanisés !... Le musicien italien frappe l'oreille et charme le cœur ; cela suffit à prodiguer l'illusion qui émeut l'âme.

Don Lorenzo Perosi termine une nouvelle œuvre ; nous assisterons à son exécution, et nous en rendrons compte ici. Mais nous voulions signaler le nouveau succès de la *Résurrection du Christ* dans un pays où les temples de la foi sont de grands reliquaires peints et dorés, et où la religion elle-même est plus théâtrale que le théâtre n'est religieux.



Je reçois la lettre suivante, signée d'un poète charmant et qui ne sera pas ici nommé : « Madame la Flûte Désen- « chantée. Vous avez pris dé- « bonnairement la défense « des concertos sifflés par le « public et des solistes vir- « tuoses qui croient devoir « jouer leur petit air devant « un public qui a payé dix « francs par place pour en- « tendre un orchestre. Que « n'étiez-vous avec moi aux « concerts du Cristal-Palace « de Londres ? Vous auriez « constaté que les ténors qui « viennent soliser des airs à « fioritures sont aussi impi- « toyablement malmenés que « les violonistes qui ne font « pas grâce de leurs danses de « hanneton sur la chanterelle. « Le chanteur britannique qui « termine sa mélodie par un « *la* de veau qu'on égorge, et « le paganiniste à la manque « dont l'archet se livre aux « plus indécentes galipettes « sont reconduits comme des « parodistes de la musique faisant le plus grand tort à l'art. Si « la salle croulait sur eux, — et non pas sous les applaudisse- « ments, — ce serait justice. Il y a des gargarismes instru- « mentaux comme il y en a de vocaux. Il est temps de jeter à « la Tamise ou à la Seine les acrobates de la musique, les « exécutants de concertos des Concerts Colonne et Lamou- « reux, les fabricants de mille notes à la minute et les vain- « queurs de difficultés inutiles du Cristal-Palace. Veuillez « agréer, Madame la Flûte Désenchantée, les hommages « respectueux d'un mélomane exaspéré ».

Les lecteurs de la *Revue* répondront eux-mêmes à mon correspondant ; pour nous, la question est résolue ; nous ne dédaignons pas les vocaliseurs de l'archet, ni les jongleurs du piano ni, en général, les marchands de cocoricos et de cocottes sur instruments, mais il est évident que les salles Erard, Pleyel, des Agriculteurs, etc., sont spécialement destinées à leurs exercices, et que ce sera folie, l'an prochain, de les exhiber au Châtelet ou au Nouveau-Théâtre parmi les grands ensembles orchestraux qui doivent communiquer aux foules l'âme immortelle des génies.

George VANOR. *(La Flûte Désenchantée).*

SCARRON, à la Gaîté

Les opinions peuvent différer sur le nouveau spectacle de la Gaîté et différeront sans doute jusqu'à l'heure lointaine des jugements définitifs ; mais dès aujourd'hui il faut reconnaître que le poète y a fait presque uniquement œuvre d'imagination. Il a réduit sa documentation historique au minimum : 1° Une



Mlle Sylvie (Mme Scarron).



Mlle Ventura (Étoile).

anecdote de La Beaumelle attribuant l'état pathologique de Scarron à un bain forcé qu'auraient infligé les gens du Mans à leur chanoine « exhibitionniste » et blasphématoire ; 2° Cette appréciation portée sur elle-même par la future Mme de Maintenon : « J'ai un désir d'être estimée qui me met en garde contre toutes mes passions. »

Ce Scarron, estropié à la suite d'une brimade, cette Françoise d'Aubigné, avant tout soucieuse de « sa gloire », comme on disait au grand siècle, M. Catulle Mendès n'a fait que ce double emprunt à l'histoire, le reste est d'invention pure et se divise en cinq tableaux ainsi répartis :

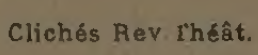


Scarron. — 1er Tableau. — Carnaval au Mans. (D'après une esquisse peinte par M. Émile Bertin.)

1° *Le singe*. Un prologue, au Mans, en 1637. Le chanoine Scarron, au cours d'une mascarade, se déguise en Momus, puis en singe, pour outrager l'idéal que symbolisent Étoile et Destin, les deux premiers rôles d'un théâtre romantique ambulant. Sa parodie s'exaspère jusqu'au blasphème ; il est alors morigéné par Françoise d'Aubigné, fillette sur le point d'émigrer à la Martinique, puis jeté dans la rivière par la populace ameutée. Il en sort grelottant et perclus. — 2° *Le coucher du marié*. Dix ans sont passés. Scarron vient d'épouser Françoise, retour des colonies. La jeune fille a consenti ce mariage burlesque pour éviter le couvent et se garder aux grandes destinées que lui a prédites une devineresse. Mais elle entend rester indemne des tendresses de Scarron qui l'aime et fait l'aveu de cet amour impuissant à sa confidente, Ninon de Lenclos. Elle veut aussi qu'on la sache toujours intacte et son soupirant, Villarceaux, lui paraît une bonne caution. Après le coucher du marié, elle lui fait un signal convenu. La lampe trois fois levée derrière le vitrail indiquera qu'elle rentre seule dans son appartement. — 3° *Le mensonge de la fenêtre*. La jalousie torture Scarron qui a surpris le signal, et il n'a pas tout à fait tort, car si Françoise est bien résolue à demeurer vertueuse, elle ne croit pas devoir renoncer à son commerce de coquetterie avec Villarceaux qui vient rôder autour de sa petite maison de la banlieue parisienne. Elle accepte même un rendez-vous dans la fameuse chambre de Ninon, en tout bien, tout honneur. — 4° *La chambre jaune*. Françoise écoute la chanson d'amour du beau seigneur comme une musique sans danger. Mais Scarron a eu la force de se lever, il accourt, l'épée à la main. Villarceaux bafoue ce justicier contourné, bistourné. Françoise le cingle d'une épigramme dédaigneuse ; il s'abat terrassé par l'hémiplégie. — 5° *Le premier sommeil*. Pour la première fois, en effet, Scarron qui agonise va goûter le repos, mais l'irréductible bouffon essaye encore de gâter cette avant-quiétude en outrageant la victime de son caprice sénile. Etoile, la symbolique Etoile, devenue sœur hospitalière après la mort de Destin, lui prêche enfin l'apaisement et l'espérance ; il implore la pitié de Françoise ; elle pardonne et ses lèvres vont toucher le front du moribond, quand Scarron expire convulsé par un dernier spasme.

M. Coquelin (Scarron).

M. Coquelin aîné a composé Scarron avec autant d'art que Cyrano et l'a détaillé avec une pareille maîtrise de virtuosité, mais sur une autre gamme d'effets dramatiques. Le pitre-gorille du premier tableau, qui insulte les dieux de l'Olympe et le dieu du Calvaire, l'amoureux difforme qui murmure à Ninon la confidence de son lamento passionnel, le jaloux torturé par le soupçon, le grotesque justicier de la chambre jaune, l'hémiplégique à l'œil torve, le bouffon blasphémateur des affres de l'agonie effleuré par un tardif rayon de l'Etoile, autant de personnages différents que Coquelin rend en toute perfection



Clichés Rev Théât.



M. Volny (Destin).



M. Laroche. (M. Toussaint Quinet.)

esthétique. Mme Sylvie, l'Odéonienne ingénue du *Grillon du Foyer*, la mystique servante des *Appeleurs*, prête sa grâce tour à tour hautaine et câline à la future compagne morganatique de Louis XIV. Mlle Ventura module en récitante les répliques d'Etoile. Mme Gilda Darthy a une robuste beauté et une complaisance souriante tout à fait adéquates à l'emploi de Ninon de Lenclos. Et il serait injuste d'oublier Rozenberg, très amusant en domestique queue-rouge ; Capellani, qui communique sa ferveur juvénile au rôle imprécisé de Villarceaux ; Volny, un Destin de tenue lyrique ; Laroche, très couleur locale, tout à fait dix-septième siècle en libraire Quinet ; Gravier, Schütz, à qui incombe un épisodique Rotrou ; Mlles Voulzie, Marin, Blanchet et la petite Angèle Henry. Dans un effort d'art tel que l'ont tenté et réussi les directeurs de la Gaîté en montant *Scarron*, la mise en scène est d'une importance capitale. Celle-ci a coûté de longs mois de travail ; aussi n'y pourrait-on signaler ni lacune, ni négligences. Les décors à eux seuls composent un album du plus vif intérêt et de la variété la plus pittoresque.

Pour le prologue, qui se passe sur une place de la ville du Mans, M. Bertin a groupé une série de bâtisses à pignons aigus se chevauchant dans le désordre habituel en un temps où les architectures bourgeoises ne se piquaient pas de régularité. Au fond, sur le panorama de la ville haute, se détache un pont en dos d'âne qui surplombe l'étroite rivière. Toute une mascarade se développe dès le lever du rideau en ce cadre amusant où les montreurs du « combat des géants et des dieux » ont dressé leur baraque ; les lazzis des masques alternent avec les appels des marchandes en plein vent. Le décor portatif du théâtre de l'Etoile et du Destin, que vient planter Péricaud-La Rancune, aussi bon machiniste volant dans la pièce que régisseur infatigable à la cantonade, est simple et de bon goût : une toile blanche cache une autre toile peinte où une étoile d'or se lève dans un ciel empourpré par le soleil couchant. On lève le drap et les acteurs n'ont plus qu'à prendre de belles attitudes devant ce lambeau de paysage symbolique.

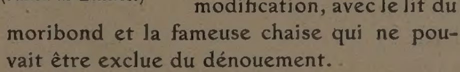
M. Péricaud. (La Rancune.)

Le char des masques est le clou de ce premier tableau. Scarron y paraît tour à tour en Momus et en singe, d'abord comiquement pédantesque, puis hirsute et velu comme un gorille à favoris de vieil avoué qui se serait engainé dans un maillot de fourrure. Autour de lui sont rangés sur les banquettes d'innombrables porteurs de déguisements : Jupiter, Psyché, Pallas, Hébé, Bellone, Mars, Vénus, tout un Olympe travesti. La pyramide humaine, hurlante et grouillante, monte aux deux tiers du cadre de la scène.

Le deuxième tableau ne comporte qu'un décor exact et sobre de Brard et Couder, la chambre de Scarron, à panneaux de scènes burlesques et vue sur les maisons pierre et briques de la place voisine. Mentionnons deux accessoires importants : le lit à tentures de velours ciselé, qui verra, au dénouement, la grotesque agonie du bouffon, et la chaise roulante, où l'on trimballe le paralytique. Cette chaise, de style italien, en poirier noirci, paraît d'ailleurs un meuble guignard ou porte-guigne. Le soir de la répétition générale un livre est tombé de l'étagère qui le surplombe, au cours d'une scène pathéthique, et le meuble entier a basculé quand Scarron l'a quitté pour chavirer sur son lit, au final du second acte.

M. Capellani. (De Villarceaux.)

Au troisième tableau, pittoresque et poétique décor de M. Bertin, le pignon de la maison rustique habitée par le ménage Scarron et un jardinet fleuri — nous sommes en avril — que clôturent des haies verdoyantes. A droite, un sentier serpente sur le flanc de la colline ; la nuit tombe pendant l'acte et la cendre fine du crépuscule endeuille la troupe de La Rancune, égarée dans le voisinage du bouffon. Au quatrième tableau, s'évoque, en toute splendeur de damas bouton d'or, la fameuse chambre jaune où Ninon de Lenclos fit tant d'heureux en personne ou par procuration (car elle était d'humeur extra-obligeante). C'est une composition d'Amable. Enfin le cinquième acte ramène le décor du deux sans aucune modification, avec le lit du moribond et la fameuse chaise qui ne pouvait être exclue du dénouement.



Mlle Gilda Darthy. (Ninon de Lenclos.)

Les costumes sont de pur style, comme les robes de petite bourgeoise de Françoise d'Aubigné, les pourpoints de Scarron, les oripeaux de la Rancune, de l'Etoile et de Destin ; d'autres étalent une véritable somptuosité ; je signalerai les robes de Ninon de Lenclos, véritables poèmes de soie, de velours, de brocards, de dentelles, où rayonne doucement l'orient des perles fines.



M. Rozenberg. (Foucaral.)

Camille LE SENNE.



M. Coquelin (Scarron.)

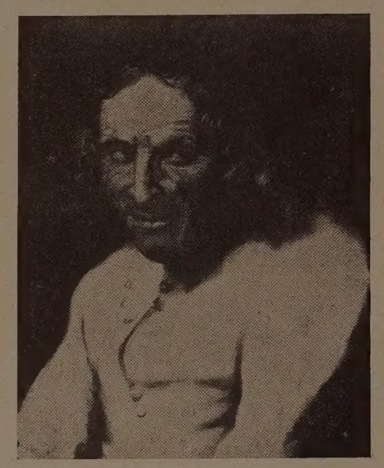
Mlle Ventura. (Étoile.)

Clichés Rev. Théât.

Le Vrai Scarron

Buste de Scarron.

La fiction dramatique, la vérité historique, ce sont deux choses différentes ; le poète a, vis-à-vis du réel, les droits les plus larges. Il peut prendre un type historique ou littéraire, le pousser à la synthèse, au symbole, il peut le déformer en vue de créer une émotion, de faire naître une gaîté. Il en a le droit absolu..., jusqu'à un certain point. Ce point où doit s'arrêter la liberté ou la fantaisie de l'écrivain dramatique, ne peut pas être théoriquement délimité. C'est affaire de tact. Il ne faut point que l'histoire romanesque aille jusqu'à fournir un personnage antithétique au personnage historique, ou seulement si différent qu'on puisse se demander pourquoi tel personnage du passé a été choisi pour incarner un jeu de passions qui ne le concerne point. En dehors d'une impossibilité intellectuelle à se figurer le personnage dramatique sous l'étiquette de son modèle historique, personne n'a d'objections à faire à un écrivain qui exécute une variation sur un type littéraire connu ; c'est pourquoi on aurait tort de reprocher à Scarron d'avoir joué des dieux de la fable et de les avoir travesti. Racine, qui avait qualité pour se scandaliser des métamorphoses qu'on pouvait faire subir aux héros et aux dieux se délectait du Virgile travesti. Nous ne saurions nous en réjouir de la même façon, car le burlesque a vieilli ; il avait même vieilli si vite, que Scarron ne terminait point son Enéide, lassé de ce tour de force de plaisanterie longue, mais il avait eu son heure d'intérêt.



Portrait de Paul Scarron, par un inconnu, conservé au Musée du Mans.
Document communiqué par M. Lavallée, conservateur du Musée du Mans.

Théophile Gautier s'est amusé, dans les *Grotesques*, à soutenir ce paradoxe, que Scarron chef de l'école burlesque « avait le physique de l'emploi », il généralise même, indiquant que, par exemple Byron, le chef de l'école satanique, était pied-bot. Ainsi Scarron, le chef de l'école burlesque, est bossu, tordu, difforme. « Les idées, dit Gautier, comme le marteau des orfèvres, *repoussent* la forme extérieure, et lui font prendre leurs creux et leurs saillies ». C'est fort bien dit et vrai pour de petits détails de physionomie. Mais, enfin, si Scarron fuyant un populaire scandalisé, parceque s'étant déguisé en oiseau, un jour de *masques*, il perdait les plumes dont il s'était couvert et laissait voir des coins de nudité, si Scarron n'avait pris, ayant très chaud, un bain malencontreux et prolongé, le chef de l'école burlesque eût été un homme droit et élégant, de petite taille mais bien prise, l'air spirituel, et muni des bonnes manières d'un petit abbé de cour. Si les propos de Tallemant et de Cyrano, attribuant à une inconduite diverse, son état maladif et sa déformation étaient exacts, cela ne prouverait rien sur cette parité du physique et du moral. Droit et svelte, Scarron *blaguait* les dieux. Tordu et paralysé, il y mit peut-être un tout petit peu plus d'âpreté, la souffrance pouvant tendre chez lui et rendre plus nerveuses la forme et l'idée ; mais il ne fût point méchant cet homme qui pouvait dire avec vérité, avec éloquence : « J'ai trente-huit ans passés ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai souffert depuis sept ou huit ans... je suis un raccourci de la misère humaine... » qui pouvait écrire quelques heures avant une mort sereine, la mort du délivré, en son épitaphe :

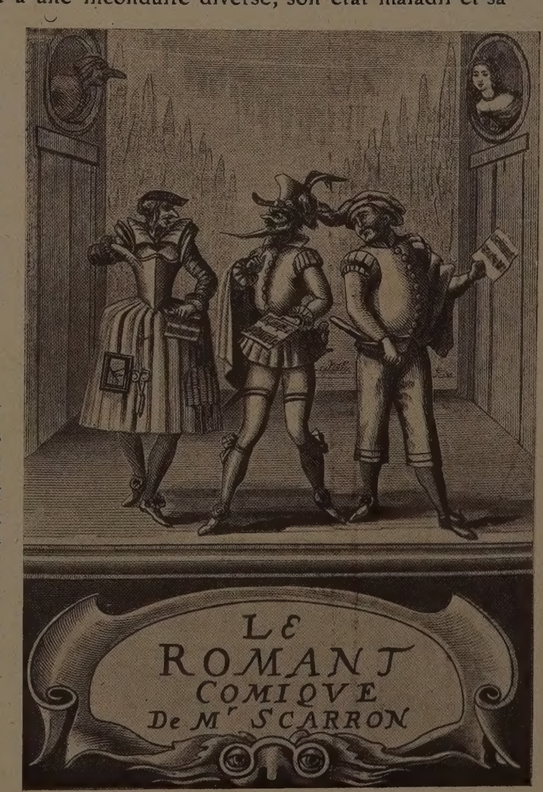
Portrait de Scarron, par Deseine.

...Voici bien la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.



La différence entre Scarron et les burlesques qui l'imitaient, d'Assoucy entr'autres, c'est que Scarron est bon critique, et que de bons esprits, entr'autres le disert Guizot, l'ont loué d'avoir touché et assez délicatement aux défauts du poème de Virgile. Pour Typhon, qui conte burlesquement la lutte des dieux et des géants, il a deux circonstances atténuantes, d'abord que la mythologie grecque n'avait point en ce moment-là, pour un écrivain français, la majesté que lui ont donné, depuis, tant la critique historique que la découverte de belles statues, et le travail lyrique des Leconte de Lisle et des Banville, et aussi il pouvait alléguer que les grecs, après les trois jours de représentations tragiques, aimaient, le quatrième jour, entendre une facétie où la majesté des dieux apparaissait plus bousculée. Ainsi Euripide écrivit le *Cyclope*.

Furetière et Perrault qui ont fait du burlesque, ont fait aussi du moderne,



Frontispice d'une édition du *Roman Comique*.



Les Ambassadeurs Marocains à la Comédie italienne (février 1682), d'après une peinture d'Ant. Coypel (Musée de Versailles).

l'un par ses contes, l'autre dans le *Roman bourgeois*. De même Scarron a écrit le *Roman comique* ; ces deux choses se tiennent dans la compréhension qu'on avait alors du vivant et de l'actuel.

Le *Roman comique* est généralement goûté. Certains l'admirent infiniment. La Fontaine le trouvait assez beau pour en tirer sa comédie de *Ragotin*. Tout ce milieu comique, tout ce chariot de Thespis, et aussi les grotesques qui voisinent autour, sont d'une vie robuste et preste, et Catulle Mendès a bien vu combien étaient pures et hautes, ces jolies figures de Destin et de l'Étoile, que Scarron a modelées en poète. Il a bien vu que c'était là, vis-à-vis des adversaires, la rançon et la survie de Scarron pour une époque que ne pourraient plus divertir La Rancune et Ragotin. L'art français a été joliment imprégné du roman comique; les vingt-sept tableaux du Mans, des tapisseries nombreuses en ont entretenu l'écho jusqu'à cette belle œuvre correspondante, le *Capitaine Fracasse*. Le *Roman comique*, ce n'est plus du burlesque, pas plus que *Dom Japhet d'Arménie*. Le théâtre de Scarron n'est pas du théâtre de caractères, mais c'est souvent de la meilleure farce. Mieux que cet *Héritier ridicule*, que Louis XIV voulut entendre trois fois en un jour, mieux que l'*Écolier de Salamanque*, espagnolade dramatique et tendue, mieux que *Jodelet maître et valet*, ce prototype lointain du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, *Dom Japhet d'Arménie* offre le spectacle d'une libre fantaisie, jaillissant en beaux vers sonores, dans une manière qu'on retrouve bien après Scarron, jusque dans Tragaldabas. Farce espagnole que celle qui se joue autour du fou de Charles-Quint, du fou qui a cessé d'amuser et maintenant donne à rire, mais farce drue et mouvementée, assez pour que de ce vieil éclat de rire, il reste un amusement.

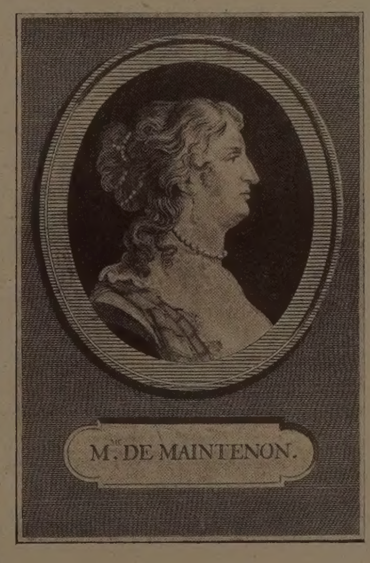
Scarron était bon, cela semble. Une preuve en serait son mariage avec cette petite d'Aubigné qu'il sauve du couvent dont elle a horreur. L'aime-t-il ? Sans doute. Paternellement ? C'est plus que probable, sans être certain. Lui fut-elle fidèle ? Il est difficile de s'en porter garant. Mme de Maintenon était une femme profonde et dissimulée ; elle ne tint pas, lors de sa vieillesse royale, à faire montre de son mariage et de toute sa puissance. Elle a pu cacher ses amours comme elle a pu se dominer et n'avoir point d'amours. Tout fut calcul chez cette femme dont Sainte-Beuve a dit si justement : « Elle impose par un ton de simplicité noble et de dignité secrète; elle plaît par le tour parfait qu'elle sait donner à la justesse. Il y a des moments où on dirait qu'elle charme moins ; dès qu'on la quitte, le charme ne tient pas et l'on reprend de la prévention contre sa personne ». Quoi qu'on fasse, on est bien forcé de noter chez Mme de Maintenon, à côté d'un prodigieux empire sur elle-même, et de cette coquetterie raffinée qui fait que si longtemps elle renvoyait le Roi, lors de sa poursuite amoureuse, « toujours affligé mais jamais désespéré », un caractère quelque peu tortueux qui s'indique nettement lorsqu'elle élimine Mme de Montespan, sa protectrice. Elle a dit : « Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable » ; elle a dit aussi de Scarron : « J'ai mieux aimer l'épouser que le couvent ». Il n'est pas question là de mariage blanc. Lui fut-elle fidèle ? On connaît les assertions de Ninon de Lenclos, son amie, qui lui prêtait sa chambre pour y recevoir Villarceaux. On connaît l'épigramme un peu lourde de Gilles Boileau :

> Vois sur quoi ton erreur se fonde
> Scarron, de croire que le monde
> Te va voir pour ton entretien.
> Quoi ! Ne sais-tu pas, grosse bête,
> Si tu grattais un peu ta tête
> Que tu le devinerais bien.



Madame de Maintenon, d'après un portrait de Mignard.

Spécimens de l'iconographie de Madame de Maintenon.



Une épigramme n'a jamais rien prouvé que la colère de celui qui l'acère. Mais il y a autre chose. L'*Intermédiaire des Chercheurs* publiait une lettre de Françoise d'Aubigné, assez énigmatique ; on aurait pu y voir de la vénalité ; la lettre est peut-être apocryphe, mais cela n'est point certain. On sait par la correspondance de Mme de Louvigny que Villarceaux avait d'elle un portrait où elle était peinte nue. Ce tableau demeura dans la famille Villarceaux jusqu'en 1754, où les dames de Saint-Louis l'acquirent, firent peindre là-dessus des habits et l'accrochèrent en un coin retiré de leur maison. Peut-être en saurait-on davantage s'il n'était pas devenu difficile aux auteurs de mémoires de toucher à Mme Scarron sans éveiller le courroux royal. En tout cas, Mme de Maintenon unissait certainement à une grande force de caractère une rare puissance de diplomatie et de dissimulation. Cette femme qui se faisait saigner pour entretenir sur elle une pâleur intéressante était capable de maîtriser ses sens, mais cette femme qui sut mener sa vie jusqu'au point où elle la conduisit avait aussi une force de dissimulation et une habileté de vie qui rend admissibles des écarts, voilés par une parfaite tenue. Elle n'était pas franche, on se la figure mal comme une sainte.

Gustave KAHN.



Portrait de Mme Scarron, d'après une miniature de Petitot.

MISS HELYETT, aux Variétés

Certes, je n'irai pas jusqu'à dire que cette nouvelle « reprise » de l'opérette si souvent jouée et archi-connue de Maxime Boucheron et d'Edmond Audran, a été une révélation, mais ce fut une soirée des plus agréables, comme on en doit trop peu souvent, hélas ! aux primeurs.

Songez donc, tous les amateurs qui étaient là avaient vu jouer, en moyenne, au moins chacun vingt fois *Miss Helyett*. J'avais, à côté de moi, aux fauteuils d'orchestre, un monsieur qui en était à sa quarante-quatrième représentation ! Cependant, il avait l'air de s'amuser comme une petite folle, et il applaudissait à tout rompre. Ainsi, d'ailleurs, que la salle entière, laquelle, on peut le dire sans aucune exagération, a fait à la *Miss Helyett* des Variétés et à son interprétation, un succès d'enthousiasme que pourraient lui envier beaucoup de « premières » sensationnelles.



M. Brasseur (James Richter).

M. Fugère (Pasteur Smithson).

Il convient d'ajouter, tout de suite, et cela explique déjà bien des choses, que cette interprétation, dans son ensemble, est excellente et que, dans certains détails, elle offre, ce que ne pouvait plus prétendre nous offrir la pièce elle-même, l'attrait de la plus piquante originalité.

On peut affirmer, je crois, sans faire tort à ses plus talentueuses devancières, que Mlle Lavallière, par exemple, est une Miss Helyett comme on n'en avait encore jamais vu, spirituelle jusqu'au bout des ongles roses, poupée amusante au possible et, pourtant, femme comme pas une, dès que la nécessité de la coquetterie lui a été démontrée.

M. Brasseur, lui aussi, n'est pas un yankee banal, et bien que le rôle, un peu godiche, un peu gnangnan, de James Richter ne nous paraisse pas tout à fait dans ses cordes, il a su en tirer, à la plus grande joie des spectateurs, tout le parti possible.

Mme Marie Magnier (Signora Fernandez). M. Dambrine (Puycardas).

Il faut le voir, notamment, dans son duo bouffe avec sa fiancée éventuelle, alors que sur des paroles et un air également cocasses, il se réjouit, à l'avance, de l'idée d'avoir beaucoup d'enfants avec Miss Helyett. M. Brasseur souligne cela d'une mimique qui, à elle seule, vaut tout le poème et la musique par-dessus le marché ; il a un jeu de physionomie très simple et, cependant, si irrésistiblement comique qu'il déchaîne aussitôt le rire universel et qu'il dériderait même une vieille pomme reinette oubliée dans un placard.

M. Paul Fugère met sous la houppelande du clergyman Smithson toute sa rondeur bonhomme, non dépourvue de malice, et chante ses cantiques de la façon la plus entraînante.

M. Dambrine est un excellent Puycardas, jouant bien et chantant mieux encore. Aussi a-t-on beaucoup applaudi sa verve gasconne et sa belle voix, notamment dans l'imitation parodique de grand opéra qu'il exécute magistralement dans un duo, tout à fait réussi, avec la senora Fernandez.

Mais c'est surtout cette senora Fernandez, dont Mme Marie Magnier a fait un personnage de premier plan, qui a obtenu les honneurs de la soirée. Il y a là, pour l'excellente artiste, dont le talent souple et varié triomphe également dans la comédie sentimentale et dans l'opérette-bouffe, une création des plus remarquables, et qui a été très remarquée. Constatons, également, le grand et légitime succès obtenu par Mme Tariol-Baugé, une délicieuse Manuela chantant comme un oiseau et dansant comme un ange, et par M. Alberthal, justement bissé et même « trissé » dans le célèbre duettino de l'album : « Ah ! le superbe point de vue ! » les charmants couplets : « Ce qui donne à toute femme », et, enfin et surtout, le duo du portrait : « Pour que votre image adorée... » Trois jolies perles de cet écrin musical sans prétention mais non sans valeur qu'est la partition de cette *Miss Helyett*, éternellement jeune, parce que toujours souriante.

Henri SECOND.

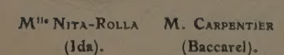
Mme Tariol-Baugé (Manuela).

M. Alberthal (Paul Landrin). M. Carpentier (Baccarel).

Mlle Ginette (Rosette).



Mme Dangès (1er guide). Mlle Raphaele (2e guide).



Mlle Nita-Rolla (Ida). M. Carpentier (Baccarel).

Cl. Rev. Théât.



[illegible] HELYETT, aux Variétés

[illegible] dire que cette nouvelle « reprise » de l'opérette si souvent jouée et archi-connue de Maxime [illegible] n'a été une révélation, mais ce fut une soirée des plus agréables, comme on en doit trop peu [illegible]

[illegible] tous les amateurs [illegible] jouer, en moyenne, au moins chacun vingt fois *Miss Helyett*. J'avais, [illegible] était à sa quarante-quatrième représentation ! Cependant, il avait l'air de s'amuser comme une petite folle, et il applaudissait à tout rompre. Ainsi, d'ailleurs, que la salle entière, laquelle, on peut le dire sans aucune exagération, a fait à la *Miss Helyett* des Variétés et à son interprétation, un succès d'enthousiasme que pourraient lui envier beaucoup de « premières » sensationnelles.

Il convient d'ajouter, tout de suite, et cela explique déjà bien des choses, que cette interprétation, dans son ensemble, est excellente et que, dans certains détails, elle offre, ce que ne pouvait plus prétendre nous offrir la pièce elle-même, l'attrait de la plus piquante originalité.

On peut affirmer, je crois, sans faire tort à ses plus talentueuses devancières, que Mlle Lavallière, par exemple, est une Miss Helyett comme on n'en avait encore jamais vu, spirituelle jusqu'au bout des ongles roses, poupée amusante au possible et, pourtant, femme comme pas une, dès que la nécessité de la coquetterie lui a été démontrée.

M. Brasseur, lui aussi, n'est pas un yankee banal, et bien que le rôle, un peu godiche, un peu gnangnan, de James Richter ne nous paraisse pas tout à fait dans ses cordes, il a su en tirer, à la plus grande [illegible], tout le parti possible.

Il faut le voir, notamment, dans son duo bouffe avec sa fiancée [illegible], alors que sur des paroles et un air également cocasses, il se [illegible] à l'avance, de l'idée d'avoir beaucoup d'enfants avec Miss Helyett. M. Brasseur souligne cela d'une mimique qui, à elle seule, [illegible] tout le poème et la musique par-dessus le marché ; il a un jeu de physionomie très simple et, cependant, si irrésistiblement comique qu'il déchaîne aussitôt le rire universel et qu'il dériderait même une vieille pomme reinette oubliée dans un placard.

M. Paul Fugère met sous la houppelande du clergyman Smithson toute sa rondeur bonhomme, non [illegible] de malice, et chante ses cantiques de la [illegible] la plus entraînante.

M. Dambrine est un excellent Puycardas, jouant bien et chantant mieux encore. Aussi a-t-on beaucoup applaudi sa verve gasconne et sa belle voix, notamment dans l'imitation parodique de grand opéra qu'il exécute magistralement dans un duo, tout à fait réussi, avec la senora Fernandez.

Mais c'est surtout cette senora Fernandez, dont Mme Marie Magnier a fait un personnage de premier plan, qui a obtenu les honneurs de la soirée. Il y a là, pour l'excellente artiste, [illegible] le talent souple et varié triomphe également [illegible] sentimentale et dans l'opérette-bouffe, [illegible] plus remarquables, et qui a été très [illegible] citerons, également, le grand et lé[illegible] chantant comme un oiseau et [illegible] ange, et par M. Alberthal, justement bissé et même « trissé » [illegible] de l'album : « Ah ! le superbe point de vue ! » les charmants [illegible] donne à toute femme », et, enfin et surtout, le duo du portrait : [illegible] que votre image adorée... » Trois jolies perles de cet écrin musical sans prétention [illegible] sans valeur qu'est la partition de cette *Miss Helyett*, éternellement jeune, parce [illegible] toujours souriante.

[illegible]ROND

M[illegible] (Signora Fernandez).

M. [illegible]

M. [illegible]



Cl. Revue Th[illegible]

Marie [illegible]
dans MISS HELYETT



ESTHER à SAINT-CYR

L'on sait qu'*Esther*, — comme ensuite *Athalie*, — fut spécialement écrite par Racine, à la demande de Mme de Maintenon, pour être jouée par les demoiselles de Saint-Cyr. Ce que l'on sait moins, c'est comment le poète monta son ouvrage dans la célèbre maison, et dans quelles conditions exactes eut lieu la première représentation. A plus de deux cents ans de distance, l'idée de reconstituer cette première est venue à Mme Sarah Bernhardt, qui s'y est donnée avec toute sa vaillance de grande artiste, aidée des conseils et de l'effective collaboration du maître Victorien Sardou. Mais ils n'ont pu obtenir une reproduction absolument fidèle, comme bien on pense, tant à cause de la dissemblance des milieux que de celle des interprètes, qui sont toutes des comédiennes de profession. Il est donc au moins curieux de montrer comment les choses se passèrent en 1689, date de la création d'*Esther*. Lorsqu'elles jouèrent l'œuvre de Racine, les demoiselles de Saint-Cyr n'en étaient plus à leurs débuts. Elles s'étaient déjà essayées sous l'inspiration de Mme de Brinon, leur directrice, dans plusieurs ouvrages divers, dont on trouve le détail dans les *Mémoires de Manceau*, intendant de la maison royale de Saint-Cyr, publiés par M. Achille Taphanel, l'érudit conservateur de la bibliothèque de Versailles.

Dès l'année 1687, Mme de Brinon, — selon Mme de Caylus — Mme de Maintenon également, — selon Manceau — avaient composé de petites comédies morales que les demoiselles de Saint-Cyr « récitoient avec tant d'esprit qu'il n'y avoit personne qui ne crust, en les entendant, que c'estoient des conversations qui partoient sur l'heure de l'esprit et de la volonté de celles qui les répétoient, tant elles étoient naturellement dites. » Mais ces saynettes, y compris celles de Mme de Maintenon, parurent plates, et Mme de Brinon eut l'idée de faire jouer aux meilleures élèves de l'établissement quelques tragédies connues. Si bien qu'en décembre 1687 on répétait *Polyeucte* et *Marianne*, d'après Manceau, — *Cinna*, *Andromaque*, s'il faut écouter M. Louis Ménard. Celui-ci raconte, à propos d'*Andromaque*, qu'à la suite de la première Mme de Maintenon dit à Racine : « Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque* et l'ont si bien jouée qu'elles ne le joueront plus, ni aucune de vos pièces. » Rien de pareil dans les *Mémoires de Manceau*. L'intendant de Saint-Cyr mentionne que l'on représenta huit fois, en février 1688, *Polyeucte* et *Marianne*, et que ce spectacle fut si goûté que cela porta Mme de Maintenon à en parler à « M. Racine, qui faisoit alors l'histoire du Roy, et le premier homme du siècle pour la poésie », en lui demandant de composer pour ses pensionnaires une pièce « où la piété se rencontrast avec le divertissement. » Et après quelques hésitations, Racine accepta.

C'est dans le *Journal de Dangeau* qu'il est, pour la première fois, question d'*Esther*. Le 18 août 1688, Dangeau écrit : « Racine fait un opéra dont le sujet est *Esther et Assuérus*. Il sera chanté et récité par les petites filles de Saint-Cyr. Tout ne sera pas en musique. C'est un nommé Moreau qui fait les airs. » Et plus tard, dans une lettre de Mme de Sévigné à la marquise de Grignan, sa fille, lettre datée du 31 décembre 1688, on lit : « On parle d'une comédie d'*Esther* qui sera représentée à Saint-Cyr. » Et voilà tout ce qu'en savaient les nouvellistes mondains.

Les répétitions étaient pourtant commencées depuis longtemps déjà. Elles avaient été mises en train par Mme de Brinon, qui fut contrainte, à la suite de graves dissentiments avec Mme de Maintenon, de quitter

Demoiselle de Saint-Cyr.
(Costume d'intérieur).



Portrait de Mme DE MAINTENON, par FERDINAND ELLE.

Cette peinture provient de la Maison de Saint-Cyr ; elle représente Mme de Maintenon avec sa nièce, Françoise d'Aubigné, depuis duchesse de Noailles. (Dans le fond du tableau se trouve représentée la royale Maison de Saint-Cyr.)



Un groupe de demoiselles de Saint-Cyr, d'après une gravure du temps.

A gauche, demoiselle de la 3e classe, portant le ruban vert : à droite, demoiselle de la 4e classe, portant le ruban rouge.

la maison le 29 novembre 1688. Cela n'arrêta nullement les études d'*Esther*, dont Mme de Maintenon prit la direction, aidée de Racine et de Boileau, qui presque tous les jours se rendaient à Saint-Cyr à cet effet. Jusqu'à Louis XIV qui s'en mêlait. Par son ordre, on se transportait à Versailles pour y répéter devant lui. Le vendredi 7 janvier 1689, Dangeau mentionne ceci : « Le Roi, après son dîner, entendit chez Mme de Maintenon, pour la seconde fois, la répétition d'*Esther* avec la symphonie. Monseigneur (le Dauphin), et Monsieur le Prince y estoient. »

Quand eut lieu la vraie première? M. Louis Ménard, d'après les mémoires du temps, en fixe la date au 26 janvier 1689, tandis que l'intendant Manceau donne pour cette solennité celle du 2 février suivant. Il dit qu'il y eut à la fin de janvier deux répétitions générales devant Mme de Maintenon et ses familiers, puis il ajoute : « Ce fut le deuxième de février que Sa Majesté honora cette innocente troupe de sa présence. La salle fut remplie des sujets de la maison et de la suite du Roy, qui fut nombreuse par l'envie que le bruit que cela avoit fait avoit donné à toute la cour d'y aller ».

Y avait-il donc une salle de spectacle à Saint-Cyr? Pas précisément, mais on en avait aménagé une dans de curieuses conditions, au deuxième étage du vaste château édifié par Mansard. Cet étage était celui où couchaient les maîtresses et les élèves de la maison, composant un personnel de trois cent dix personnes, à savoir : trente-six dames de Saint-Louis, vingt-quatre converses et deux cent cinquante demoiselles-élèves. Ces demoiselles étaient divisées en quatre classes : les rouges, de sept à dix ans inclusivement; les vertes, de onze à treize ans; les jaunes, de quatorze à seize ans; les bleues, de dix-sept à vingt ans. Les cellules se trouvaient dans l'aile gauche dudit second étage, dont toute la partie de droite était occupée par les quatre grands dortoirs des élèves, celui des converses, et leurs dépendances et commodités. Les dortoirs des demoiselles, disposés en croix, rayonnaient autour d'un vestibule très vaste, très solennel, qui fut jugé l'endroit le plus propice à l'installation de la salle de théâtre. Il fut donc approprié en conséquence par les soins de Mme de Brinon dès l'année 1688, où l'on y joua *Polyeucte* et *Marianne*, et peut-être aussi *Andromaque*. Mais pour *Esther*, la salle du « Vestibule des Dortoirs » fut tellement embellie qu'elle n'était plus reconnaissable. On y mit de superbes lustres en cristal, des tapisseries merveilleuses. On y dressa deux amphithéâtres adossés aux murs, un petit pour « la communauté, » un très spacieux pour les demoiselles, qui y étaient ainsi placées : les plus petites — les rouges — sur les gradins supérieurs; puis, au-dessous, les vertes, puis les jaunes, et, enfin, sur les gradins inférieurs, les grandes, les bleues, fleurs de jeunesse en pleine éclosion.

Une dame professe de Saint-Cyr.

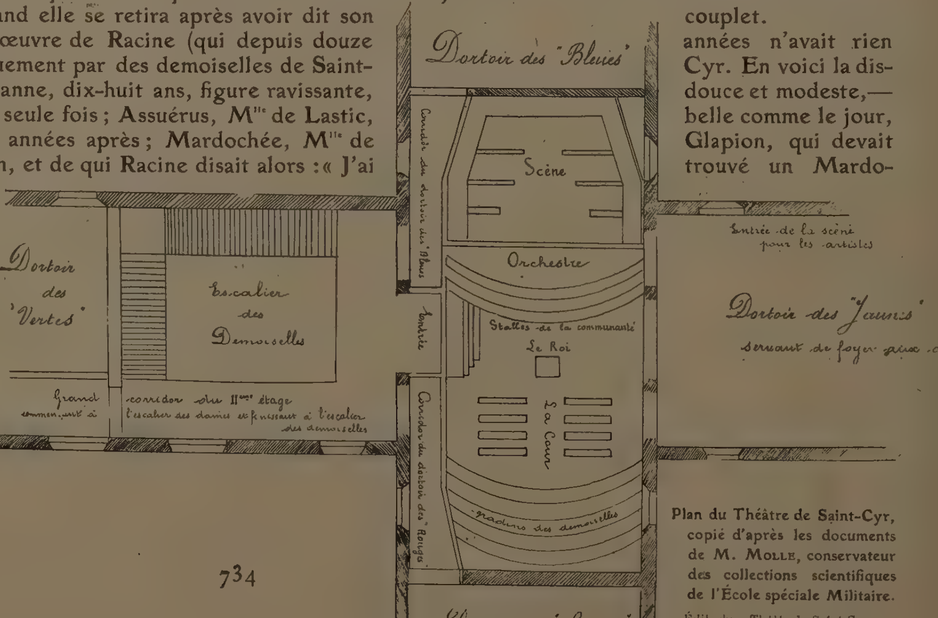


Mme de Maintenon, d'après une gravure de Bonnart.

Quand à trois heures de l'après-dînée, le mercredi 26 janvier 1689, — pour accepter la version courante, d'ailleurs authentiquée par le *Journal de Dangeau*, — quand le Roi vint à Saint-Cyr pour assister à la première d'*Esther*, il ne dissimula point la satisfaction qu'il éprouvait à voir toute cette riante jeunesse, debout et chantant : « Vive le Roy ». Il était accompagné de Monseigneur (le Dauphin, duc de Bourgogne), de Monsieur le Prince (Condé), et de nombreux courtisans, parmi lesquels « MM. de Beauvilliers, La Rochefoucauld, de Noailles, de Brionne, de La Salle, de Tilladet, du second carrosse, et MM. de Louvois, de Chevreuse, les évêques de Beauvais, de Meaux, de Châlon-sur-Saône, MM. de Montchevreuil, d'Aubigné *et moi* », termine modestement Dangeau. Pour cette Cour resplendissante, des sièges avaient été rangés, en observant l'ordre des préséances, devant la scène. En avant de tous était le fauteuil du monarque, avec, un peu en retrait et à droite, celui de Mme de Maintenon, qui pouvait ainsi répondre aux questions du souverain. Toutes les cires des lustres étaient allumées, des parfums emplissaient l'atmosphère, c'était un enchantement.

Le rideau se leva pour le prologue de la *Pitié*, spécialement écrit par Racine pour Mme de Caylus, qui avait quitté Saint-Cyr pour se marier quelques mois auparavant. Elle parut, et « jamais visage si spirituel, si touchant, si parlant, jamais une fraîcheur pareille, jamais tant de grâces ni plus d'esprit, jamais créature plus séduisante ne vint ravir les regards des mortels. Elle surpassoit les plus fameuses actrices à jouer des comédies ». Elle avait dix-huit ans! Un murmure laudatif la suivit, quand elle se retira après avoir dit son couplet.

Puis *Esther* commença. La nouvelle œuvre de Racine (qui depuis douze années n'avait rien produit au théâtre) était interprétée uniquement par des demoiselles de Saint-Cyr. En voici la distribution exacte : Esther, Mlle de Veilhanne, dix-huit ans, figure ravissante, douce et modeste, — si timide qu'elle ne joua le rôle que cette seule fois ; Assuérus, Mlle de Lastic, belle comme le jour, qui fit profession à Saint-Cyr quelques années après ; Mardochée, Mlle de Glapion, qui devait devenir plus tard supérieure de la Maison, et de qui Racine disait alors : « J'ai trouvé un Mardochée dont la voix va jusqu'au cœur » ; Elise, Mlle de la Maisonfort ; Aman, Mlle d'Abancourt ; Zarès, Mlle de Marsilly ; Hydaspe, Mlle de Mornay. Les chœurs, de Jean-Baptiste Moreau, maître de la musique de Saint-Cyr, étaient conduits par Mlles de Champigny, de Beaulieu, de La Haye. Les musiciens du Roi formaient un orchestre discret, sous la direction de Nivers, organiste de la Maison, qui tenait le clavecin.



Plan du Théâtre de Saint-Cyr, copié d'après les documents de M. Molle, conservateur des collections scientifiques de l'École spéciale Militaire.

Édit. du « Théât. de Saint-Cyr », de M. Taphanel.)

Ce fut un spectacle somptueux. Bérain, le décorateur des spectacles de la Cour, avait peint trois splendides décors. Les interprètes avaient tous revêtu des toilettes à la persane (les anciens Perses portaient d'ailleurs la robe), d'une richesse extrême, ornées de perles, de pierreries données par le Roi, le tout estimé alors à plus de quatorze mille livres. Racine et Boileau se tenaient dans les coulisses, rassurant les craintives, encourageant les hésitantes, stimulant les maladroites.

Si bien que dès le deuxième acte, le succès prit les allures d'un triomphe. Certes, représentée dans de semblables conditions, *Esther* ne pouvait tomber ; mais les auditeurs, outre l'intérêt qu'ils prirent aux sous-entendus de l'ouvrage, dont ils saisissaient au vol les moindres allusions, comprirent bien qu'ils assistaient à la naissance d'un chef-d'œuvre, et se prodiguèrent en louanges dès que Louis XIV en eut donné le signal.

L'effet fut tel qu'il fallut donner à Saint-Cyr de nouvelles représentations d'*Esther*, pour lesquelles on s'arrachait les invitations. Le samedi 29 janvier 1689 eut lieu la seconde, devant le Roi, la Dauphine, le duc d'Orléans, M[me] de Maintenon et huit jésuites. Le 3 février, troisième représentation, à laquelle assistèrent le Roi, Monseigneur, Madame, Pomponne, la Maison Royale. Le 5 février, grand gala : le Roi fait les honneurs d'*Esther* au roi et à la reine d'Angleterre. On a, cette fois, placé trois fauteuils côte à côte, la reine d'Angleterre occupe celui du milieu, elle a son mari Jacques II à sa droite et Louis XIV à sa gauche. Et La Beaumelle dit que Jacques II voulut reconnaître une allusion au pape Innocent XI, alors brouillé avec la France, dans ces deux vers :

Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.

Le 15, cinquième représentation, devant le Roi, Monseigneur, Monsieur, Madame, Mademoiselle et les Princesses. Enfin, le 19, dernière d'*Esther*, présidée par le Roi et Monseigneur, et où furent conviés Lamoignon, M[me] de Coulanges, le maréchal de Bellefonds, l'abbé Testu, M[mes] d'Auvergne, de Coislin, de Sully, de Sévigné. La présence de la célèbre Marquise donna lieu à un incident tout à fait particulier, qui vaut d'être mentionné. La Marquise n'était pas des plus chaudes admiratrices de Racine, et comme, à côté de l'approbation générale, *Esther* avait trouvé quelques opposants, notamment la maréchale d'Estrées, il ne fallait pas qu'un avis défavorable de celle qui faisait loi dans le monde vint donner corps à ces vagues résistances. Donc, Louis XIV résolut d'imposer son opinion à la Marquise. Et voici comment il s'y prit, d'après une des plus jolies lettres de la spirituelle épistolière. Quand le rideau fut tombé sur la scène finale, « le Roi, « dit-elle, vint vers nos places et, après avoir tourné, il s'adressa à moi et « me dit : « Madame, *je suis assuré* que vous avez été contente. » Moi, « *sans m'étonner*, je répondis : « Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles » *(peu compromettant)*... Le Roi me dit : « Racine a bien de l'esprit... » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup, mais en vérité « ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi (ah ! la rusée !)... elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah ! pour cela, il est vrai... » Hein ! l'a-t-elle bien collé, tout roi qu'il est, et comme on comprend sa suprême ironie, quand elle ajoute en manière de conclusion : « Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie... » Ah ! la fine mouche !...

Choeurs d'Esther.

Page extraite de la partition faite pour *Esther* par MOREAU.

Sauf erreur ou omission, *Esther* n'eut sous Louis XIV que ces six représentations à Saint-Cyr. Mais on l'y remonta sous Louis XV. En 1755, la reine Marie Lecksinska exprima le désir d'y voir revivre l'ouvrage tel qu'il était à sa création. Comme on possédait encore le matériel, décors et costumes, tout fut remis en état, on répéta sous la direction de Louis Racine, et le dix-neuf janvier 1756 avait lieu la reprise, toujours dans le vestibule des dortoirs, toujours avec le dortoir jaune transformé en foyer pour les actrices. M[lle] de Crécy interprétait Assuérus ; M[lle] d'Escaquelonde, Aman ; M[lle] du Moutier, Mardochée ; M[lle] de La Salle faisait une Esther délicieuse, à la voix suavement musicale. Clérambault, organiste de la maison, avait retouché la musique, et son frère s'était occupé des décors.

Les décors et les costumes qui servirent en 1756, étaient ceux de la création. Ce riche matériel existait encore, en grande partie, à l'époque de la Révolution, comme le prouve un inventaire du théâtre dressé en 1790, et qui mentionne : des colliers, des parures, plus de douze cents pierres brillantes de toutes couleurs, le trône d'Assuérus, le décor du jardin d'Esther, vingt coulisses avec toiles plafonnées, figurant soit le ciel, soit un plafond, trois rideaux pouvant tenir lieu de toiles de fond dans certains décors, piques et sabres pour la tragédie d'*Esther*, trente-cinq biscuits de fer-blanc pour la table d'Esther... Les biscuits existaient-ils du temps d'Assuérus ? Il y a tout lieu de croire que l'on n'en vit jamais sur la table des puissants souverains de Suze ! Quant aux piques et aux sabres, l'inventaire les déclare à l'état presque vétuste. Cela tenait, paraît-il, à ce que les demoiselles de Saint-Cyr s'en servaient pour s'amuser et les ébréchaient fort en ces divertissements.

Depuis la Révolution, il n'y eut plus de théâtre à Saint-Cyr. M. Achille Taphanel, à qui nous devons tant pour cette étude et que nous remercions vivement, a pu dresser des plans si précis que notre travail en a été remarquablement facilité.

THÉODORE MASSIAC.

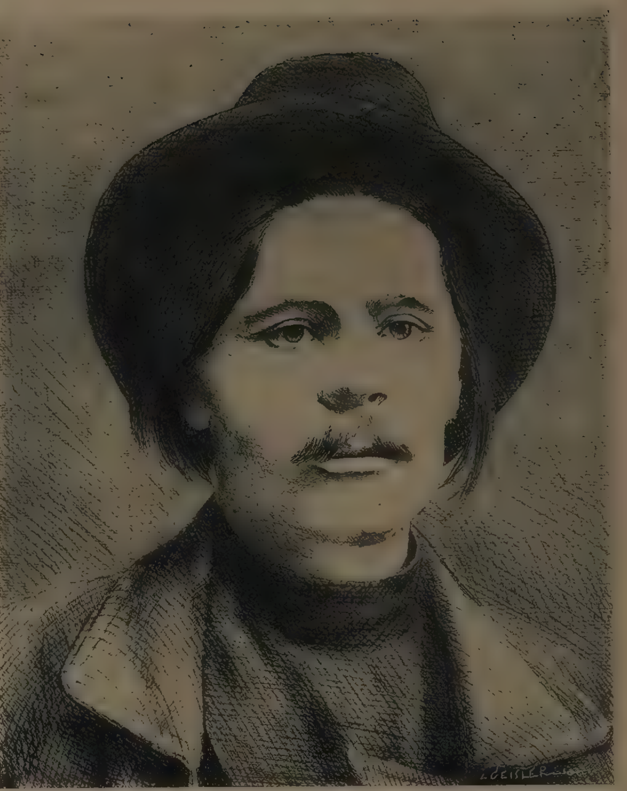


Portrait de M[me] DE CAYLUS
qui, lors de la première représentation d'*Esther*,
récita le prologue de la *Piété*, écrit pour elle par Racine.

Une scène d'*Esther*, jouée par des femmes, inspirée par les représentations de Saint-Cyr.



Un Ami de Gorki



Portrait de Maxime Gorki
(D'après une gravure de M. Alexandrovich).

Tout récemment, les journaux signalaient le sensationnel succès obtenu au théâtre de Monte-Carlo, dans le *Méphistophélès* de Boïto, par un jeune artiste russe, Féodor Chaliapine, une basse chantante qui jouit dans son pays d'une notoriété analogue à celle de Renaud chez nous. En Russie, Féodor Chaliapine fait faire salle comble à n'importe quel impresario ; il a le titre solennel de soliste de Sa Majesté le Tsar et il connaît aussi les bruyantes voluptés de l'enthousiasme populaire.

Paris, demain, l'adoptera.

Il ne m'appartient pas d'épiloguer sur les éloges mérités qui ont salué le triomphe révélateur de Chaliapine à Monte-Carlo. C'est sous un aspect indépendant du prestige artistique que cette personnalité se présente ici.

Féodor Chaliapine est l'ami intime de Maxime Gorki.

Et il ne s'agit point là d'une de ces intimités de circonstance déterminées par une vague confraternité artistique — l'écrivain se prenant d'affection pour le tragédien lyrique. Non, Gorki et Chaliapine ont mené durant des années la même vie de misère impitoyable et absurde. Ils furent, côte à côte, des parias sociaux, des compagnons de géhenne.

Quel est l'historien occupé à reconstituer laborieusement une figure du passé qui ne troquerait volontiers toute sa documentation graphique pour le témoignage parlé du plus humble serviteur de son héros?

Or, Gorki, notre contemporain Gorki, le prisonnier de Pétropavlovsk, le poète meurtri des *Déchus*, est aussi loin de nous qu'un écrivain du xviiie siècle; nous avons lu ses livres, nous savons sa légende, mais sa véritable personnalité demeure enveloppée de mystère.

J'ai donc pensé qu'il serait intéressant de causer avec celui qui partagea la vie extraordinaire de ce vagabond de génie. Une telle interview pouvait amener la production d'un document humain. C'est dans cet esprit que je tentai l'aventure, accompagné de Sem, habile à restituer la signification des plastiques, et du grand violoniste Huberman, qui avait accepté de servir d'interprète.

Tout en haut de Monte-Carlo, à deux pas de la frontière française, une villa pomponnée de cactus, empanachée de palmiers. Toit en terrasse, vue magnifique sur la Méditerranée, de la blancheur, de la clarté, de l'indolence. Un nid de repos, ou plutôt un gîte de rêve.

C'est là, c'est dans cette retraite féerique que nous avons évoqué la tragique figure de Gorki, du Gorki haillonneux, laissant sa trace dans la neige, du Gorki promenant son idéal de justice et sa vision d'art de la grand'-route à la prison.

Chaliapine, un colosse slave merveilleusement représentatif de sa race, nous accueille avec cette cordialité exempte d'apprêt qui supprime tout fastidieux préambule.

— Vous voulez que je vous parle de Gorki ? Rien ne saurait m'être à la fois plus doux et plus douloureux... Je lui dois tant, je me sens à tel point son tributaire intellectuel et moral, que je n'ai nul effort à faire pour déclancher mes souvenirs. Mais je l'aime tant aussi, que la pensée de ses actuelles souffrances m'attriste profondément.....

En présence de pareilles dispositions, le mieux était de laisser parler le *sujet*, sans le presser de questions trop précises.

Charge de Maxime Gorki, dessinée de mémoire par Chaliapine (1).

— C'est à Nijni-Novgorod que, pour la première fois, je fus en relations directes avec Gorki ; j'étais petit employé dans les bureaux du chemin de fer et il travaillait aux ateliers comme simple ouvrier. Mais ce ne fut qu'un peu plus tard, à Samara, où je le retrouvai débardeur, que je me liai d'amitié avec lui.

(1) Cette curieuse caricature de Gorki a été exécutée, à Monte-Carlo, par Chaliapine, en présence de notre collaborateur Gabriel Bernard. Le maître Mascagni et l'éminent violoniste Huberman, qui assistèrent à l'interview, contresignèrent le portrait de Gorki.

On a beau savoir, par les notices biographiques, que l'écrivain a parcouru tout le cycle des métiers infimes, — successivement marchand ambulant, manœuvre, vendangeur, gratte-papier, calfat, mitron, etc., — c'est une chose singulièrement impressionnante que d'entendre confirmer le fait, simplement, sans phrases, par quelqu'un *qui a vu cela.*

Comme je le questionne sur l'aspect physique de Gorki, Chaliapine s'exprime ainsi :

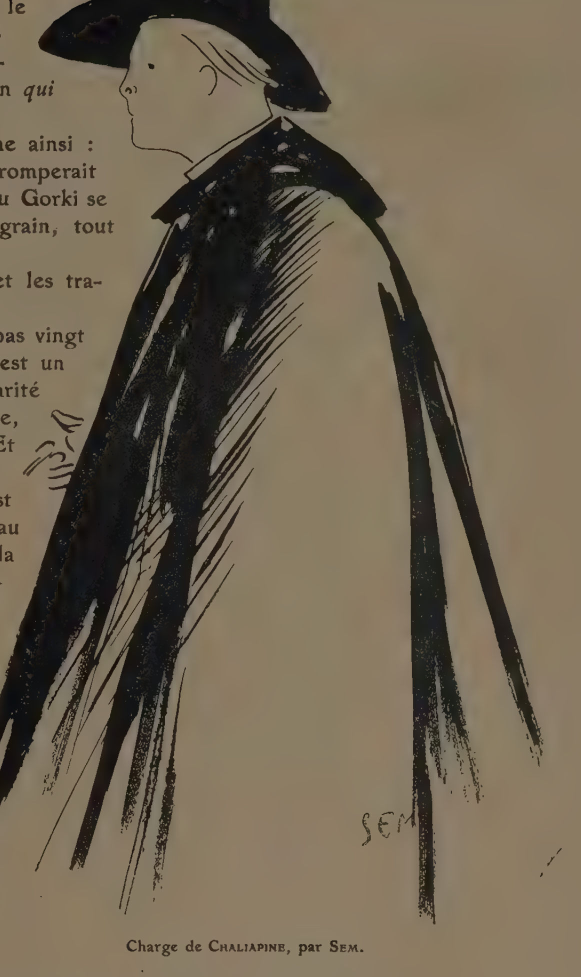
— Ce que l'on a dit du négligé de sa mise n'est pas exagéré. Mais on se tromperait fort si l'on s'imaginait qu'il y eût là, de sa part, la moindre velléité de pose. J'ai vu Gorki se confectionner une blouse et une culotte avec deux sacs destinés à contenir du grain, tout simplement parce qu'il était dans un dénûment absolu.

— Pourtant, la célébrité lui est venue depuis assez longtemps. Ses œuvres et les traductions de ses œuvres doivent lui rapporter beaucoup d'argent ?

— Gorki gagne environ quatre-vingt-dix mille roubles par an et il ne possède pas vingt kopecks. Il donne tout, vous entendez bien : *tout.* Son logement, à Nijni-Novgorod, est un véritable asile ouvert à tous les miséreux..... Et Gorki, dont le budget de charité est celui d'un milliardaire philanthrope, continue à travailler de ses mains. Cet homme, dont la vie intérieure est d'une intensité rare, est resté authentiquement *peuple.* Et c'est même un contraste étrangement suggestif que celui de sa conversation familière et de ses éloquentes digressions sur des sujets littéraires ou philosophiques..... Il est difficile de résister au charme magnétique qui se dégage de sa personnalité. Il a au suprême degré ce don de domination morale qui est le privilège des saints. A la moindre émotion, ses yeux — des yeux d'une pénétration et d'une clarté indicibles — se mouillent de larmes, et ce regard humide est insoutenable..... Analysez ses traits : ils sont heurtés, désharmoniques ; l'ensemble fait une physionomie rayonnante, susceptible en quelques instants de vingt transfigurations. Quand je suis près de Gorki, il me semble que j'approche une force mystérieuse et infinie... La fréquentation quotidienne n'ayant pas émoussé en moi une telle sensation, jugez de l'action morale d'un tel homme sur quiconque l'aborde pour la première fois.

— L'émotion qui sature les livres de Gorki, et que les traductions ne sauraient atténuer, s'accorde bien avec le portrait que vous tracez. Mais cette puissance émotionnelle s'étaie-t-elle sur le savoir ?

— Ah ! certes, je conviens que les livres de Gorki n'accusent pas la moindre trace de pédanterie. C'est de l'observation et de la poésie, de la vie et du rêve. Et pourtant, Gorki est un érudit extraordinaire. Il a tout lu, tout compris. Insatiable curieux d'idées, il s'est intéressé à tout, et de tout il a gardé des notions larges et fortement synthétiques. Astronomie, art, industrie, sciences spéculatives et appliquées : il a étudié dans tous les domaines et partout fructueusement. Il suivit un temps, comme auditeur privé, les cours de l'Université de Khasan, mon pays natal ; mais ce qu'il doit à l'enseignement est peu de chose relativement à la somme énorme de connaissances qu'il a acquises par ses lectures.



Charge de CHALIAPINE, par SEM.

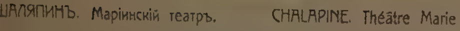
— Gorki sait-il le français ?

— Il ne le parle pas, mais il le lit couramment. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il s'est passionné longtemps et qu'il se passionne encore pour votre littérature. Très éclectique, il est enthousiaste de Victor Hugo et de Lamartine ; il a le culte de Flaubert et de Maupassant. Ces noms reviennent souvent sur ses lèvres. Mais il est un poète français que vous jugez peut-être légèrement et en qui il a cru trouver, lui, une correspondante du génie populaire qui chante par sa voix : c'est votre vieux chansonnier national Béranger. Il m'a demandé bien souvent de lui chanter de ses chansons... Vous pensez bien qu'un pareil sensitif adore la musique.

— Quelle est la méthode de travail de Gorki ?

— A proprement parler, il n'en a pas. Il donne à l'étude et à la production tout le temps qu'il n'emploie pas à gagner son pain. L'heure et le lieu lui sont indifférents pour lire et écrire. Il fait une halte dans la lecture comme jadis, vagabond, il s'arrêtait dans une isba pour dormir ; il fait une journée ou une nuit d'écriture comme une étape dans la steppe. Par exemple, ce qui caractérise le labeur de Gorki, c'est la sévérité rigoureuse de l'écrivain à l'égard de lui-même. Elle n'a d'analogue que le self contrôle de votre Flaubert. Mais, tandis que chez Flaubert le perpétuel mécontentement de soi-même avait quelque chose de morbide, Gorki, qui, par une de ces antinomies fréquentes chez les hommes de génie, a gardé une candeur puérile, emploie dans la révision de ses travaux des procédés de *magister.* Il cote gravement un passage de roman comme un professeur cote une composition scolaire. Et il prend un plaisir naïf à jouer ce rôle de maître d'école, se morigénant durement lorsqu'il s'est attribué, en marge de sa copie, une note inférieure à la moyenne... En ce cas, du reste, il détruit impitoyablement la page jugée mauvaise... Il y a aussi toute une partie de l'œuvre de Gorki presque inconnue des lecteurs russes et absolument insoupçonnée du public étranger. Je veux parler de ses productions versifiées, pour la plupart inédites et qu'il considère, lui, comme un délassement. Or, si vous saviez à quel degré de lyrisme ce réaliste atteint !...

Tenez, je me souviens d'une manière de dialogue épique entre le Soleil, Saturne, la Lune et la Terre, qui rappelle quelque formidable imagination de Victor Hugo, telle l'effarante promenade du



Charge de CHALIAPINE
par M. ROBERT, secrétaire général du Théâtre-Marie.



Chaliapine, dans le costume de Méphistophélès. (Gravure de Léon Kowalki).

Satyre dans le Ciel, de la *Légende des Siècles*... Quand il écrit des vers, Gorki a plusieurss encriers devant lui et il emploie l'un ou l'autre suivant un certain symbolisme graphique. La strophe est-elle idyllique, élégiaque, il se sert de l'encre bleue ; l'encre rouge tracera les vers de passion et d'enthousiasme ; à l'encre noire la mélancolie et la désespérance... Enfantillage, direz-vous... Non, mais bien plutôt indice de l'éternelle jeunesse du caractère en contraste avec l'ampleur et la profondeur de l'œuvre.

— Gorki ne vous a-t-il jamais exprimé le désir d'aller à Paris?

— Oh ! je l'ai engagé moi-même à faire ce voyage, et maintes fois ; mais il m'a toujours répondu : « Tu sais bien que mes jours sont comptés, et, du peu de temps qui me reste, je ne dois rien distraire au préjudice de mon pays. Je ne dois pas quitter ma Russie douloureuse ; tant qu'elle souffrira, je souffrirai avec elle et dans son sein. »

Car, ajoute mélancoliquement Chaliapine, la vie effrayante menée par Gorki l'a considérablement affaibli. Il est phtisique et il le sait. Mais ce qui serait pour d'autres une cause d'assombrissement et de stérilité est pour lui un stimulant paradoxal de la pensée, de l'invention, de l'action...

Je pose alors à Chaliapine une question assez délicate ; mais une interview qui a pour objet le schéma aussi précis que possible d'une personnalité, comporte cet élément d'information. Je demande donc à l'artiste de me parler de Gorki au point de vue sentimental.

— Vous n'imaginez pas, me dit-il, un tel homme inconstant dans ses passions. Il a aimé avec une ferveur profonde, avec une tendresse subtile... Mais une passion qui, chez lui, a toujours dominé les attachements individuels, c'est son amour de l'humanité. Les pires égarements de ses semblables lui causent plus de pitié que d'horreur. Il n'a de dédain pour aucune créature humaine. Dans cet ordre, un mot le peint tout entier : « L'homme le plus misérable physiquement, moralement, intellectuellement, me dit-il un jour, a droit à mon respect, car de cet homme, peut-être, naîtra un Christ. »

— De quand date votre plus récente entrevue avec Gorki ?

— Du commencement de janvier, c'est-à-dire de peu de jours avant son arrestation. Il vint chez moi et me pria de lui chanter des airs russes qu'il affectionnait. J'ai dû partir pour la Côte d'Azur sans avoir le temps d'obtenir l'autorisation de le voir en prison. Mais j'ai eu de ses nouvelles de première main par un ami commun, son éditeur Petniski, qui l'a visité à Pétropavlovsk et qui m'a raconté de lui un trait vraiment typique. Quand on lui eut donné de l'encre et des plumes, Gorki, dans son cachot, se mit à écrire une comédie en cinq actes du genre le plus drôlatique. Et ce travail le divertit lui-même à tel point qu'il lui échappa des éclats de rire bruyants. Cette hilarité, insolite en un tel lieu, attira l'attention de la sentinelle qui se promenait dans le couloir ; et, à un moment donné, le prisonnier vit le visage étonné du soldat s'encadrer dans le guichet de la porte verrouillée. Et Gorki rit encore plus fort... Quand il fut mis en liberté, il avait écrit déjà trois actes.

. . . .

La nuit était venue lorsque cet entretien prit fin. Silencieusement, nous descendîmes de compagnie jusqu'à la place du Casino.

Chaliapine fut happé au passage par Gunsbourg et par Mascagni, qui veut écrire un rôle pour l'extraordinaire artiste russe ; Sem s'arrêta devant le Café de Paris pour croquer don Jaime de Bourbon ; Huberman pénétra dans l'Atrium au moment où Kubelik y entrait aussi.

Gabriel BERNARD.



Portrait de Maxime Gorki, dessiné par M. G. Boslav.

AUX BOUFFES-PARISIENS



LE DERNIER RÊVE DU DUC D'ENGHIEN
LE TALISMAN



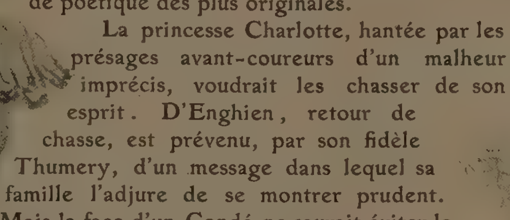
M. Colin (Henri, duc d'Enghien).

M. Pradaly (L'Aiglon).

Ce fut le sombre et tragique épisode de l'héroïque épopée consulaire, que cette arrestation de Louis-Henri-Joseph de Bourbon, duc d'Enghien, opérée au mépris du droit des gens, le 15 mars 1804.

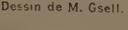
Après un siècle d'intervalle, cette page noire de notre histoire a conservé une telle intensité de vie, qu'on ne se doit point étonner de la voir inspirer les dramaturges et les poètes, après avoir passionné, hier encore, les historiographes. Et voici qu'une aimable disciple des muses, Mme Paule Gardilanne, a greffé sur ce drame une vision de poétique des plus originales.

Dessin de M. Gsell.

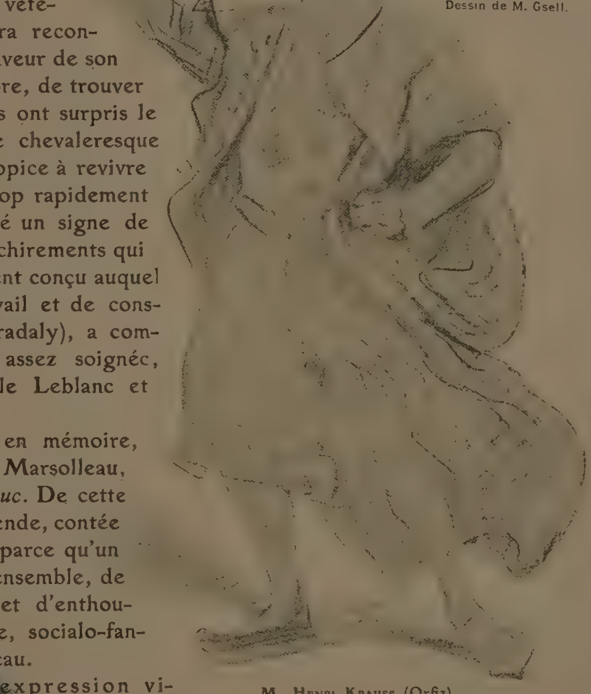


La princesse Charlotte, hantée par les présages avant-coureurs d'un malheur imprécis, voudrait les chasser de son esprit. D'Enghien, retour de chasse, est prévenu, par son fidèle Thumery, d'un message dans lequel sa famille l'adjure de se montrer prudent. Mais la face d'un Condé ne saurait éviter le danger. Voici qu'une amie, empruntant les vêtements d'une magicienne, et qui bientôt se fera reconnaître, la princesse de Carignan est venue, à la faveur de son déguisement, offrir au duc, pendant qu'il est temps encore, de trouver le salut en passant le Rhin sur une barque, car les siens ont surpris le secret de la conspiration qui se trame. Mais l'atavisme chevaleresque reprenant le dessus, d'Enghien préfère trouver dans le sommeil une trêve propice à revivre en songe les souvenirs de sa chère enfance. Il va s'endormir. Un cauchemar, trop rapidement peut-être l'étreint. Et l'Aiglon lui apparaît, implorant du dernier des Condé un signe de pardon. Cette idée originale prélude à la scène de l'arrestation, et aux déchirements qui suivent la séparation des deux fiancés. En somme, un acte assez harmonieusement conçu auquel il n'a manqué qu'un peu d'expérience scénique, et un peu de mémoire, de travail et de conscience de leurs rôles respectifs chez les artistes, dont l'un, l'Aiglon (M. Pradaly), a compromis l'effet de l'apparition par son débit incertain. Mise en scène assez soignée, dans le cadre de laquelle évoluèrent assez joliment Mlle Bertile Leblanc et M. Colin (d'Enghien).

M. de Max (le roi Astolph).



Dessin de M. Gsell.



M. Henri Krauss (Orfiz).

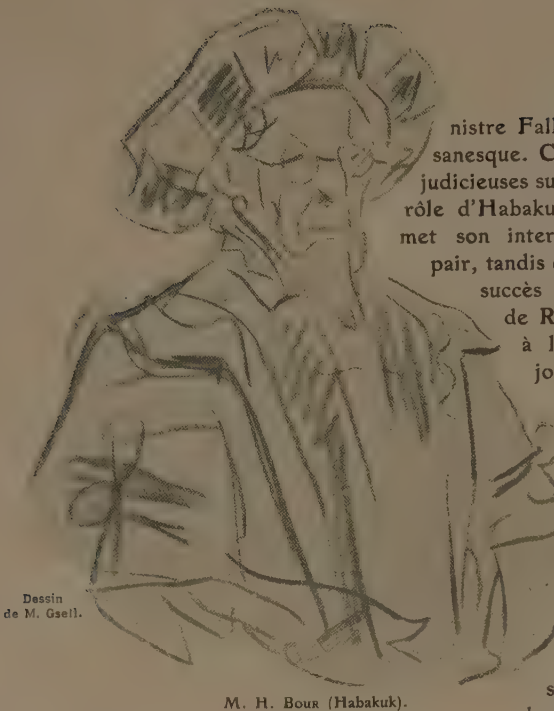
Le *Talisman*, sous un titre oriental et prestigieux, a remis en mémoire, par la magie du vers semi-lyrique et semi-gavroche de Louis Marsolleau, la fable populaire en Allemagne des *Habits neufs du Grand-Duc*. De cette pièce on a beaucoup parlé, et pour le plaisir de retracer la légende, contée par Andersen, mise en scène jadis par Fulda, et surtout aussi parce qu'un trio de premier ordre, trinité jusqu'alors inédite en son ensemble, de Max-Bour-Krauss, avait assumé la tâche difficile d'émouvoir et d'enthousiasmer le public avec la version nouvelle, socialo-fantaisiste présentée par Marsolleau.

La fable, on la connaît ; son expression vivante au théâtre ne l'a pas sensiblement modifiée. Le grand duc est ici devenu un roi maintenant ses sujets par la crainte et l'obéissance passive à ses moindres caprices. Aussi trouve-t-il étrange que Maddalena, la fille de son serviteur fidèle, mais loyal, ait osé résister à ses avances pressantes.

Et, disgrâciant ce dernier auquel il fait endosser les hardes du vieux vannier Habakuk, lequel habite une chaumière voisine du palais, il fait de ce dernier, soudain, l'un de ses favoris, et confie à son mi-

Mme Gina Barbieri (Maddalena).

Mlle Bertile Leblanc (Rita).



Dessin de M. Gsell.

M. H. Bour (Habakuk).

nistre Falbala le soin de son éducation courtisanesque. Ceci est prétexte à saillies des plus judicieuses sur la relativité des choses d'ici-bas, et le rôle d'Habakuk, tout de philosophie bonhomme, met son interprète, M. Armand Bour, hors de pair, tandis que M[lle] Bertile Leblanc se ménage un succès en incarnant l'aimable physionomie de Rita, fille du bon vannier, et prompte à la réplique franche, gracieuse et enjouée. Habakuk, dans sa misère, n'a vu que le clinquant de la splendeur, et lui qui se contentait, hier, de se voir

Homme libre, en effet, de tresser des paniers,

qui aujourd'hui s'écrie :

Je suis un vrai légume, ils font tous le gros dos,

se fatiguera le premier de l'esclavage des grandeurs.



M. Henri Krauss (Orfiz).

Tel est l'enseignement accessoire qui se greffe à la primitive allégorie. Le roi Astolph s'est laissé persuader par un soi-disant Orfiz, qui propose de lui confectionner un habit merveilleux, invisible pour les imbéciles. Orfiz, c'est Henri Krauss, qui s'est surpassé à vrai dire dans la confection de ce vêtement imaginaire, servant de contexture à l'abstraction morale que nous avons sous les yeux. Falbala, premier ministre, le général Bérangar, pour ne pas sembler des imbéciles, mettent en poche leur conviction intime, et calculent leur admiration de commande, d'après les avantages pratiques qu'ils ne manqueront pas d'en tirer auprès du peuple sujet d'Astolph, dont Bérangar souhaite prendre la place.

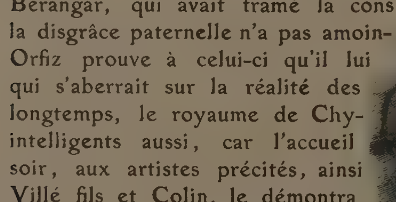
M. Villé (Falbala).

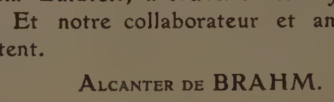
Et le souverain, à son tour, suivi de toute sa cour, se fait exhiber le chef-d'œuvre. Mais quoi, serait-il donc le jouet d'une illusion ou d'une coupable duperie ? Ses ministres ont vu, donc il admire aussi, mieux, sa toute puissance veut imposer l'admiration et l'enthousiasme à la foule assemblée. Il fait annoncer qu'il va revêtir le somptueux vêtement, et se promener dans les rues pour l'offrir à la contemplation de ses sujets. Et la foule de regarder, de pousser des clameurs.



M[me] Gina Barbieri (Maddalena).

Seule Maddalena, la fille de l'ex-vannier devenu grand duc, et qui, tout à l'heure, en voyant sa cabane et un dernier panier inachevé, s'est remis à l'ouvrage, par remords de ne l'avoir pas terminé, s'écriera pleine de franchise : « Mais, il est tout nu, sous sa chemise blanche ! » Colère du roi, qui somme la populace, devenue hostile, de reconnaître la splendeur de sa pourpre, et n'obtient que des « haro ». Il fait charger ces imbéciles, mettre en prison la jeune présomptueuse et le tailleur imposteur. Toutefois, le sens de la vérité ne tarde pas à se faire jour, car resté seul sous la bise glaciale, le roi se sent envahi par le froid qui bientôt le fait grelotter et trembler de fièvre. Un quatrième acte conclusif arrange toutes choses. Bérangar, qui avait tramé la conspiration populaire, est tué par Maddalena, dont la disgrâce paternelle n'a pas amoindri l'amour secret qu'elle ressentait pour son roi. Orfiz prouve à celui-ci qu'il lui a tenu parole, en ouvrant les yeux à l'aveugle, qui s'aberrait sur la réalité des choses et des gens, Rita épouse Orfiz, et pour longtemps, le royaume de Chypre nagera dans la félicité. Les spectateurs intelligents aussi, car l'accueil scandé de trois rappels qu'ils firent, le premier soir, aux artistes précités, ainsi qu'à M[me] Gina Barbieri, à MM. Mitrecey, Villé fils et Colin, le démontra suffisamment. Et notre collaborateur et ami Louis Marsolleau, n'a pas dû s'en montrer mécontent.





Alcanter de BRAHM.

M[lle] Bertile Leblanc (Rita).

Cl. Rev. Théât.



Mlle SYLVIE
dans SCARRON

La Revue des Critiques

En lisant les comptés rendus du *Scarron*, de Catulle Mendès, on croirait que les critiques se sont efforcés de dérober à l'auteur qu'ils avaient à [illegible] Ces messieurs, [illegible] Catulle Mendès les [illegible] se sont aussitôt [illegible] qui, dans ce concert, se distingue [illegible] l'honneur de la beauté.

Obligé de me borner, je me contenterai de citer, en ce sens, le premier paragraphe du compte rendu de M. François de Nion, dans l'*Écho de Paris* :

C'est beau, c'est touchant, c'est noble, c'est harmonieux, c'est fin comme de la douleur et grand comme de la joie ; c'est une émotion à la fois de tristesse et de plaisir, de désespoir et d'enthousiasme, c'est un de ces poèmes où toutes les énergies de la passion humaine viennent s'éparpiller et se concentrer, se disputer et s'unir pour former ce bloc étincelant qu'on appelle la Beauté. Mendès a souffert de Scarron, il en a ri, il a aimé son personnage, il l'a haï ; il l'a plaint pour son martyre, et puni pour son blasphème ; mais dans son incertitude il avait pour le guider les deux personnages mêmes du burlesque, les seuls vrais, les seuls purs aux silhouettes ébauchées seulement, — heureusement ! — ce Destin et cette Étoile qui traversent si mystérieusement et si chastement le Roman Comique *et la tragi-comédie de* Scarron. *Le point de départ de la pièce c'est le blasphème, et son dénouement, c'est le châtiment.*

M. [illegible]
[illegible]

Au sujet de la langue, du style poétique de cette œuvre, nous donnerons l'avis d'un poète, M. Camille de Sainte-Croix, acclamé cette saison, sur la scène de l'Odéon, avec son *Armide et Gildis*.

Voici donc ce qu'écrit [illegible] M. Camille de Sainte-Croix, [illegible]

Les vers sont d'une riche matière et d'un beau travail, et [illegible]

Le dialogue, souvent précieux [illegible]

[illegible] une contradiction curieuse dans l'effet produit, sur deux critiques [illegible] Catulle Mendès [illegible] le personnage de Françoise d'Aubigné, future marquise de Maintenon.

M. Paul Souday écrit les lignes suivantes dans l'*Éclair* :

[illegible] Françoise d'Aubigné, la future M[illegible] de Maintenon, [illegible] Scarron, et [illegible] Louis XIV, [illegible] c'est ce que *[illegible] Catulle Mendès. Et voilà le principal défaut de sa pièce.*

M. [illegible] félicite au contraire M. Mendès de la fermeté de touche et de la netteté [illegible] tracé de Françoise d'Aubigné.



La Revue des Critiques

En lisant les comptes rendus du *Scarron*, de Catulle Mendès, on croirait que les critiques se sont efforcés de dérober à l'auteur qu'ils avaient à apprécier la langue éclatante dont il a coutume de se servir. Ces messieurs, d'ordinaire dédaigneux et blasés, volontiers indolents, sont subitement devenus vibrants, fougueux et enthousiastes. Le lyrisme de Catulle Mendès les a électrisés, la divine étincelle les a rajeunis, et les épithètes flamboyantes se sont aussitôt échappées de leurs plumes. C'est à qui, dans ce concert, se distinguera par l'ardeur de ses chants en l'honneur de la beauté.

Obligé de me borner, je me contenterai de citer, en ce sens, le premier paragraphe du compte rendu de M. François de Nion, dans l'*Écho de Paris* :

C'est beau, c'est touchant, c'est noble, c'est harmonieux, c'est fin comme de la douleur et grand comme de la joie ; c'est une émotion à la fois de tristesse et de plaisir, de désespoir et d'enthousiasme, c'est un de ces poèmes où toutes les énergies de la passion humaine viennent s'éparpiller et se concentrer, se disputer et s'unir pour former ce bloc étincelant qu'on appelle la Beauté. Mendès a souffert de Scarron, il en a ri, il a aimé son personnage, il l'a haï ; il l'a plaint pour son martyre, et puni pour son blasphème ; mais dans son incertitude il avait pour le guider les deux personnages mêmes du burlesque, les seuls vrais, les seuls purs aux silhouettes ébauchées seulement, — heureusement ! — ce Destin et cette Étoile qui traversent si mystérieusement et si chastement le Roman Comique *et la tragi-comédie de* Scarron. *Le point de départ de la pièce c'est le blasphème, et son dénouement, c'est le châtiment.*

M. Catulle Mendès,
croquis de A. Loir.

Au sujet de la langue, du style poétique de cette œuvre, nous donnerons l'avis d'un poète, M. Camille de Sainte-Croix, acclamé cette saison, sur la scène de l'Odéon, avec son *Armide et Gildis*.

Voici donc ce qu'écrit à ce propos M. Camille de Sainte-Croix, dans la *Petite République* :

Les vers sont d'une riche matière et d'un beau travail, et je n'ai de reproche que pour quelques licences aisées qui m'ont un peu déconcerté chez le vaillant défenseur de l'alexandrin que fut toujours, avant tout et avant tous, M. Mendès. Mais il faut louer sans réserve la variété, l'abondance, l'ingéniosité des combinaisons lyriques en leur jeu pittoresque, capricieux et brillant. Si le fond de pensée, souvent tortueux et compliqué, s'enveloppe parfois de légères buées symboliques, en revanche, la forme est, d'un bout à l'autre, d'un style excellent, net et solide.

Le dialogue, souvent précieux à l'excès, nuit à quelques-uns des rôles, à celui de Ninon de Lenclos surtout, qui est pourtant d'une ligne charmante, mais qui ne produit pas tout son effet parce que les choses très importantes et très délicates qu'il incarne ne s'expriment pas toujours avec la simplicité qui conviendrait. En revanche, les personnages de Scarron et de Mme Scarron sont fort bien servis ; la sincérité de leur littérature scénique permet aux excellents comédiens qui les interprètent de réussir très naturellement, sans fatigants efforts de composition.

Je relève une contradiction curieuse dans l'effet produit, sur deux critiques, par la manière dont Catulle Mendès a composé et compris le personnage de Françoise d'Aubigné, future marquise de Maintenon.

M. Paul Souday écrit les lignes suivantes dans l'*Éclair* :

Quant à Françoise d'Aubigné, la future Mme de Maintenon, qui épousa d'abord Scarron, et en secondes noces Louis XIV, c'est sans doute une figure assez énigmatique. Elle n'a pas cessé d'avoir des détracteurs acharnés et d'ardents défenseurs. Il y a aussi des gens qui avouent qu'ils renoncent à la comprendre. Mais, au théâtre, il faut prendre parti. Peu importe ce que fut en réalité Françoise d'Aubigné. Mais dès l'instant qu'on en fait l'héroïne d'un drame, l'auteur doit lui assigner un caractère clair et intelligible. C'est ce que n'a pas fait M. Catulle Mendès. Et voilà le principal défaut de sa pièce.

M. Nozière félicite au contraire M. Mendès de la fermeté de touche et de la netteté du portrait qu'il a tracé de Françoise d'Aubigné.

Il a indiqué avec soin l'âme de Françoise d'Aubigné, qui sera plus tard Mme de Maintenon et qui attend déjà la couronne que des magiciens lui ont prédit. Il nous fait bien comprendre cette étrange femme qui s'était entraînée à refréner un enthousiasme et une ardeur naturels.



AUDRAN.

C'est également l'avis de M. Faguet qui renchérit même sur l'opinion précédemment exprimée ainsi qu'en témoigne le passage que voici :

Je connais peu de caractères dramatiques mieux compris et mieux dessinés et qui fussent plus difficiles à concevoir net et à dessiner ferme que celui de la Françoise de Scarron.

Ainsi donc, même en cette pièce louée sur le mode dithyrambique par tous les critiques, des contradictions surgissent flagrantes, qui attestent une fois de plus la difficulté d'un accord unanime en matière d'art.

Quant à Coquelin, Catulle Mendès a, dans les lignes qu'il a consacrées à ses interprètes, à titre de remerciement, indiqué en ces termes ce qu'il pense et du rôle de Scarron et de la façon dont il a été incarné : « Constant Coquelin s'est élevé, je le crois, dans le rôle de Scarron, le plus difficile peut-être qui ait jamais été présenté à un comédien, au degré suprême de son art. »

Un tel éloge décerné par l'auteur lui-même dispense des autres.

La Duse a récolté, elle aussi, de magnifiques éloges dans les différents rôles qu'elle a interprétés à ses représentations du Nouveau-Théâtre. M. Félix Duquesnel pense que c'est dans la *Femme de Claude*, qui a inauguré cette série, qu'elle est la plus originale.

Je comprends que la Duse ait choisi, pour sa rentrée parmi nous, ce rôle de Césarine, où elle est tout à fait supérieure, et où personne ne lui peut être comparé. Elle compose ce rôle avec un art singulier, c'est bien, par elle, la femme, dans toute sa perversité, mais cette perversité n'exclut ni le charme, ni la séduction, bien au contraire. La Duse fait comprendre des dessous d'inconscience et de caprice, sans remords, la misérable n'en saurait avoir, mais avec des hésitations qui sont des relais, des élans, pour aller plus loin encore dans l'infamie, c'est bien la femme dont peut s'éprendre et se passionner l'homme jeune qu'est Antonin, et la « figure », avec cette grande interprète, prend un aspect de fatalité, dont les caractères multiples saillissent à mesure que se forment les situations.

C'est au spectateur à suivre la transformation psychologique et à la comprendre, ce qui, d'ailleurs, n'est pas difficile, car tout est lumineux dans le jeu de la comédienne, tout prend couleur de vérité, sans jamais dépasser la limite du vrai pour tomber dans l'exagération. Césarine est bien, ici, l'« animal » symbolique entrevu par Dumas et voulu de par sa volonté, mais elle reste « femme » jusque dans sa folie furieuse, et jamais « troisième rôle ».

Cl. Rev. Théât.



M. DE CAILLAVET. M. DE FLERS.
Auteurs de l'*Ange du Foyer*.

M. Faguet serait disposé à préférer la Duse dans la *Dame aux Camélias*. Voici les raisons qu'il en donne :

Elle est, dans cet autre rôle (Marguerite Gautier), plus touchante et non moins savante. On sait, depuis le premier passage de Mme Duse à Paris, que cette artiste ne joue pas Marguerite Gautier en grande courtisane, c'est-à-dire en grande dame d'une classe spéciale, mais un peu et véritablement en grisette sentimentale abandonnée par son amant. Cette interprétation, qui peut se défendre, et qui, à mon avis, est la vraie, convient merveilleusement au sens profond du réalisme qui est la maîtresse qualité de Mme Duse. Elle fait de Marguerite Gautier un véritable être déchiré qui demande grâce et qui finit par s'abandonner, plié et broyé, sous les coups du malheur. L'impression a été profonde.

En ce qui concerne la reprise de *Miss Helyett*, aux Variétés, et les représentations de l'*Ange du Foyer*, aux Nouveautés, nous nous bornerons, faute de place, à constater que ces deux ouvrages ont obtenu le plus favorable accueil de la critique.

ALBERT DAYROLLES.



Le Théâtre dans le Monde

M. Guimet, fondateur du musée, est un esprit absolument supérieur qui cherche à offrir chaque jour au public, non un banal plaisir, mais un enseignement nouveau. Tantôt c'est une réunion sévère comme une conférence scientifique, tantôt, il laisse éblouis les rares élus admis à évoquer, pendant quelques heures, les cultes sacrés des peuples asiatiques. Dans la dernière soirée organisée par l'aimable homme, on a d'abord eu le très délicat plaisir de l'entendre. Quel spirituel et fin causeur, ce n'est pas un mot d'esprit, une fusée..... c'est un..... bouquet d'étincellements ;.. les pensées, les phrases partent pour retomber en pluie brillante, et souvent ces saillies sont soulignées d'approbations sans que le public ait même le temps de l'applaudir, craignant de l'interrompre. Après que M. Guimet eût annoncé et expliqué ce qui allait se passer, Mme Mac-Leod a paru, et, prêtresse antique, a reconstitué pour nous parisiens, les cérémonies secrètes et sacrées dans lesquelles les bayadères miment de véritables poèmes, devant les brahmes.





Une représentation de l'*Enigme*, chez Madame Bertault.

Accompagnée des *Nautsch* (prêtresses secondaires), Mme Mac-Leod nous transporte réellement dans une enceinte sacrée où, sur un tapis jonché de fleurs, le corps couvert de poudre d'or, elle exécute, sombre et sauvage, ravissante et idéale, des scènes fanatiques, et tombe épuisée, mourante et chaste, dans sa complète nudité, au pied du dieu !

Voilà ce que bien peu purent applaudir dans la bibliothèque du musée Guimet transformée en temple ancien, orné de fleurs sans feuilles, de feuilles sans fleurs. Des dieux authentiques, des vases sacrés, rares pièces du musée, étaient entre les mains de ces femmes qui personnifiaient les prêtresses de l'Inde antique et moderne.

Parmi les rares invités, j'aperçois dans l'ombre la princesse Radolin et l'ambassadeur d'Allemagne, Mme Guimet ainsi que sa charmante sœur, Mme Barbet-Massin et son mari, l'ambassadeur du Japon, M. et Mme Dieulafoy, Mme Clovis Hugues avec sa ravissante fille, Mme Andrieux, et son mari, le jeune sous-préfet, le colonel Deville, etc.

Quelques jours après, encore conviés par M. Guimet, nous pouvions applaudir M. Victor Loret qui nous parlait de l'Egypte ancienne.

L'éminent professeur à l'Université de Lyon, venu à Paris pour cette intéressante réunion, a fait de longues et très remarquées missions dans la haute et basse Egypte.

Chambrée superbe : au premier rang, on salue affectueusement Clément Loret (qui fut si longtemps maître de chapelle à Saint-Louis-d'Antin), père de l'orateur, et Alex. Guilmant, l'éminent organiste, son beau-père.

Remarqué : M. et Mme Charles Loret, etc., M. le comte de Milloué, le distingué conservateur du Musée, remercie M. Victor Loret et est bien l'organe de la salle entière, qui, enthousiasmée par le savant, le suit jusque dans les salles pour l'entourer et le féliciter encore.

Chez Mme et M. Bertault, soirée d'un intérêt artistique extraordinaire : des amateurs avaient imaginé de monter et de représenter l'*Enigme* de Paul Hervieu, la pièce du Théâtre-Français.

Le résultat a été merveilleux : l'auteur, venu assister aux dernières répétitions, donna lui-même des conseils ; les tradi-

tions de la Maison de Molière, respectées par M. Dehelly, l'aimable sociétaire qui avait mis la pièce en scène, ne firent que donner plus de relief à l'interprétation, et la représentation fut un triomphe pour l'auteur-académicien et les interprètes. Absolument remarquable a été la maîtresse de la maison qui jouait Léonore. A citer tout particulièrement Mme Jouët, (qui vient de faire représenter la pièce chez elle), M. le comte de l'Eglise et M. le baron Despatys. Un délicieux programme signé de Mlle Geneviève Traub, sœur de Mme Bertault, est resté en souvenir de cette jolie matinée. Remarqué : M. Paul Hervieu, M. et Mme Camille Oudinot, Mme de Saint-Victor, M. Fournier-Sarlovèze, M. et Mme Laroche, baronne de Vaux, M. et Mme Brillaud de Laujardière, marquis et marquise de l'Eglise, baron et baronne Barbier, Mme de Roquancourt, Mlle Fanny Lépine, comte et comtesse de Revelière, etc., etc.



Une représentation de l'*Énigme*, chez Mme Bertault.

M. Fournier-Sarlovèze, infatigable compositeur et organisateur des réunions de la Société Artistique des Amateurs, réussit merveilleusement à charmer les délicats qui viennent en foule à ses appels : cette fois, c'est une soirée entière consacrée à la musique slave. On applaudit frénétiquement le prince Troubetzkoï qui conduit son *Ballet de Mélusine;* puis Mme Armande de Polignac prend le bâton de chef d'orchestre et dirige une danse qu'exécute élégamment Mlle Yola de Nyss. Les chœurs, Mlle de Chavegnac, tous enfin sont salués et rappelés, pendant que de nombreux remerciements vont à l'intelligent dévouement des organisateurs.

M. Alphonse Humbert et ses enfants, M. et Mme Selz, ont clos leurs lundis par une très brillante soirée où on a fort applaudi Mme Carrie-Gardner, Mme Renée Dérigny, MM. Émilio Puyaus, Piazzi le compositeur, Mmes E. Reyer, Nancy-Vernet, Alice Nathan, Lancel, et., etc., et Mme Gaston Selz, qui à ses éminentes qualités d'artiste joint un charme spécial de maîtresse de maison.

Le Cercle militaire a donné aussi sa dernière matinée de la saison. Grand succès à tous les interprètes. MM. les Officiers souhaitent déjà l'hiver prochain pour la reprise de leurs réunions.

Nous avons eu, pendant les derniers jours précédant Pâques, des auditions d'élèves qui sont de réelles fêtes mondaines. Ainsi, pour les cours réunis de Mlle Rivet, les jeunes filles et fillettes ont intercalé dans leur programme musical des danses d'autrefois en costumes, accompagnées par des instruments anciens. Le gros succès a été pour la *Gavotte Directoire*, de Vestris, dansée par Mlle Renée G... et M. Jean G... ; le frère et la sœur étaient délicieux à croquer..... de baisers. Deux jolis joujoux. On les a fait bisser et c'était justice. Compliments aux coquettes mamans de ces tout petits ! Que de jolies femmes... en herbe, aurait dit Sarcey.

Aux cours des demoiselles Suire, après les auditions musicales et de diction, nous assistons à un véritable vernissage. Un vrai succès pour Mlle Bourbon, dont le tableau, qui arrive de l'exposition des femmes, est très entouré. Ces élèves de peinture et dessin, qui commencent réellement à se classer artistiquement, sont dirigées par la toute charmante Mme Géloso, femme du musicien connu. On parle beaucoup de son envoi au Salon. L'aimable femme, à qui nous avons demandé un croquis, nous l'envoie : c'est elle, le faisant. L'idée est amusante et le portrait de l'artiste par elle-même ravissant. La place me manque, hélas ! pour parler de la représentation du *Jardin des Roses* chez la baronne du Mesnil ; du succès de Mlle Achard, la harpiste, chez la comtesse du Bourg de Bozas, dans une fête offerte à la princesse Brinda ; de la soirée musicale de la princesse A. de Broglie, etc., etc. Je demande pardon de ne pouvoir tout citer ; il me faudrait bien des pages de la *Revue Théâtrale* pour dire les pièces charmantes, les spectacles remarquablement interprétés que je vois, et les surprises variées qu'imaginent les spirituelles artistes que sont nos aristocratiques mondaines.

NANCY-VERNET.



Cl. Rev. Théât.

Portrait de Mme Géloso, par elle-même.

THÉATRES A COTÉ

GRAND-GUIGNOL. — *Gardiens de phare.* — Largue ! Adieu, Gréhan; adieu, Yvon,... jusqu'à la relève ! Le baliseur vient d'accomplir son office ; au pied du phare, dont le cylindre élève haut le miroitement d'un fanal, il a débarqué deux gardiens, embarqué les précédents. Cependant, deux hommes gravissent l'escalier tournant, entre des murs où l'humidité suinte et par les jours desquels la mer apparaît immense, houleuse, déserte. Le sac, faix de subsistance, courbe le dos des matelots, met de l'essoufflement dans leurs poitrines, et, ça et là, les force au repos. Ouf ! Sur le plancher d'un réduit obscur, les sacs sont déposés ; les casquettes, imprégnées de sueur, jetées sur un maigre lit, où le fils Yvon aussitôt s'étend. — T'es fatigué, fieu ? — Un peu, père. — Repose-toi. Le temps de me vêtir et je monte là-haut. Tu me rejoindras.

En haut, c'est le poste, d'où la mer s'observe à travers les hublots, énormes, où l'onde met son reflet glauque.

La brise, qui fraîchissait au départ, tend, maintenant, à la violence, tourne en coup de noroît. Avec cela, fouette une pluie d'orage, qui coule sur le verre des hublots, passe par les jointures de la porte donnant accès à la plate-forme, à la lanterne — autour de laquelle les oiseaux de mer forment une sarabande, ou foncent du bec sur la vitre claire, qu'ils teignent de sang. C'est la tempête. Et plus triste encore semble le lieu de veille, plus désolant maintenant que le crépuscule glisse sa sombreur... Mais, effet magique ! les murs nus s'illuminent, éclatants de blancheur ; une clarté éblouissante emplit la pièce, fait briller l'acier des appareils, le cuivre des fanaux... Gréhan vient d'essayer le feu, et sa lumière produit le miracle — coruscation de courte durée, car le déplacement d'une manette supprime bientôt l'irradiante métamorphose.

Que la nuit vienne... tout est paré ! Lors, le guetteur peut se livrer à d'autres besognes, et gémir sur les conséquences funestes des bourrasques. Mais que fait donc son fils, *en bas ?* Pourquoi ne monte-t-il pas ? lui si zélé d'ordinaire. Le voici, gravissant lentement l'escalier, l'air ennuyé des gens qu'attend une corvée désagréable. Sa casquette, le filin, qu'il tient en main, il jette tout sur un banc, où il s'assied, regardant travailler le père, à la grande surprise du vieillard, qui l'engage à la besogne et s'informe des motifs d'une telle veulerie. — Je ne sais pas... je suis énervé... inquiet... pris d'un désir fou de m'en aller d'ici, de quitter cette prison où j'étouffe. — Et encore d'autres raisons d'esprit tourmenté. En vain Gréhan objurgue, prodigue les paroles réconfortantes, les tendresses ; rien ne fait. D'ailleurs, en proie à une excitation inexplicable, le gardien ne peut tenir en place, va et vient, les ongles entrés dans les paumes ou disposés pour griffer. — Ne tourne pas ainsi... Assieds-toi, fieu. — Je ne peux pas !... Il faut que je marche... J'ai la tête en mal... A boire ?... Donne-moi à boire? Allons vite ! — Hé ! qu'est-ce que t'as donc pour te montrer aussi enragé. — Enragé ! tu as dit enragé? Ecoute père, je vais te dire pourquoi je suis ainsi, pourquoi je suis... malade, énervé... C'est de peur... Tu sais le petit chien de Le Mouël... — Celui que le vétérinaire a abattu la semaine passé ! — Qu'il a abattu ! Ah ! mon Dieu... Je ne me trompais pas. Je m'explique à présent mes souffrances... J'ai été mordu !... C'est la rage qui tantôt me prendra, qui me portera à te mordre, père. Non, non, il ne faut pas que cela arrive !... Ne me console pas, par cette tempête, nul ne peut nous secourir. Promets-moi de ne pas me laisser souffrir, de me tuer quand le mal viendra. Je le veux. Déjà, j'ai la tête et la poitrine en feu !... Je veux... je veux mordre... N'approche pas ! Laisse-moi monter là-haut... qu'il n'y ait qu'une victime... — Non, fieu, non, tu ne mourras pas. S'il le faut, j'irai chercher du secours à la nage. Je suis encore vigoureux, va ! Ne te plains pas, ne crie pas... Yvon, mon petit Yvon... — Il le faut... j'étouffe... de l'air !...

M[lle] CLARENS. Suzette, dans *Trop tard*, de M. XAVIER ROUX.

D'un élan, Yvon saisit l'échelle de fer conduisant à la plate-forme, y grimpe, Gréhan, accroché à lui, l'adjurant au nom de sa vieille mère. Hélas ! à cet instant, la crise redoutable se produit : la face convulsée, hurlant, agrippant, Yvon cherche à mordre, se démène si furieusement que le vieux guetteur, épouvanté, autant pour le maintenir sur l'échelle que pour se préserver de morsures, empoigne son fils à la gorge... d'une telle pression... qu'il en fait un cadavre.

Un père qui tue son fils, quelle que soit la raison du geste, appelle évidemment la réprobation. Ainsi, certains eussent préféré que Gréhan fut victime. Mais le drame eût perdu de son intensité dramatique, qui est supérieure dans cette scène sur l'échelle, où l'instinct de la conservation se manifeste, et force au meurtre un être de dévouement.

Logiquement, puisque l'horrible mal vouait Yvon à une mort affreuse et inéluctable, le devoir de son père était de lui en épargner la cruelle agonie... Quel père — à l'âme mieux trempée — serait capable d'un tel stoïcisme ? MM. Autier et Claquemin ne se sont pas arrêtés à cette conclusion, et je les en félicite. Telle qu'ils nous l'ont donnée, leur pièce est poignante non seulement, mais dénuée d'artifices, et bien écrite, dans la langue adéquate. Ces *Gardiens de phare* sont encore bien mis en scène. L'illusion est absolue. A tous ces dons se joint l'excellence de l'interprétation en la personne de MM. *Yvon*-Gouget et *Gréhan*-Brizard, deux inscrits aux rôles dont la situation artistique prend de jour en jour un plus vif éclat.

Après la pluie, le beau temps ; le caressant zéphyr après la tempête. Un chaud rayon de soleil éclaire la scène : un joli jardinet, clos de murs tapissés de clématites. C'est *Trop tard !* l'exquise comédie de M. Xavier Roux.

L'intrigue tient dans un écrin. Pierrot, jadis épris de la gentille Suzette, à nouveau lui déclare son amour, auquel feint de répondre la dame, proposant même son enlèvement. Mais, Suzette étant sortie pour ses préparatifs, Pierrot réfléchit aux conséquences de la fugue, doute de la sincérité d'une passion venant à la quarantaine. N'est-il pas heureux, célibataire ? Le sera-t-il, attaché ? Non, il est trop tard pour recommencer la vie... et la vivre longtemps. Adieu, Suzette... Adieu, Pierrot. *Suzette*, c'est M[lle] Renée Clarens ; *Pierrot*, M. Chevillot. Le choix de M. Xavier Roux est tout leur éloge.

HENRY FRANSOIS.

“ BRICHANTEAU ” à la Scène.

Voici donc, au vrai théâtre, le Brichanteau qui gagna toute sa renommée dans un livre. Eût-on raison de faire passer Brichanteau du roman sur les planches ? Beaucoup de spectateurs du Parc répondraient par la négative ; et cette opinion tient à de multiples causes. Somme toute, l'ouvrage de M. Claretie ne comporte qu'un personnage : Brichanteau ; Brichanteau seul, Brichanteau retraité, dépourvu d'aventures, n'existant que par les souvenirs qu'il évoque. De là, une grosse difficulté pour développer à la scène une action rationnelle ayant comme unique objet ce héros solitaire.

Brichanteau. — Ier Acte. — Au théâtre de Perpignan.

Puis, M. de Féraudy pratiqua-t-il parfaitement l'adaptation de Brichanteau au théâtre ? Au lieu d'envelopper Brichanteau dans un mouvement dramatique qui eût estompé son outrance, ne rechercha-t-il pas trop à mettre hors l'action le personnage qu'il devait interpréter ? Maintenant, au point du vue réalisation extérieure, M. de Féraudy réussit-il Brichanteau ? C'est douteux. Certes, en acteur excellent, il rendit fort clairement le caractère du fameux cabot : ses travers, ses tics, ses qualités ; mais cet ensemble *intérieur* — si l'on peut dire — de Brichanteau, s'exposait sous un extérieur extrêmement défectueux ; M. de Féraudy pensait, parlait, agissait selon M. Claretie, mais sous l'aspect d'une manière de mousquetaire très jeune, qui n'était pas du tout Brichanteau.

M. de Féraudy oublia que le grand Sébastien est contemporain de Frédérick, c'est-à-dire très « dernier romantique » ; il semble que son jeu eût gagné à emprunter une allure plus calme. Des cheveux gris n'étaient pas faits pour empêcher l'amour tardif de Brichanteau ; bien au contraire, ils devaient le mieux définir et le rendre plus touchant On aurait compris davantage M. de Féraudy sous un accoutrement équivalent à celui dont Boisselot dota l'ineffable Coulanges, de *Moins Cinq*, accoutrement que M. Max Dearly — coutumier du fait — transporta fort soigneusement dans *Chonchette* puis dans la *Revue des Variétés*, de 1903.



Brichanteau. — IIe Acte.
Mlle M.-L. Derval. M. de Féraudy. Mlle Robinne.

Ces choses de détail n'ont pas empêché M. Claretie d'obtenir, à Bruxelles, un gros succès. *Brichanteau*, mis en pièce, s'expose fort clairement. Au théâtre de Perpignan, le fameux acteur s'occupe, avec l'activité abondante qu'on lui connaît, de la mise en scène de quelque drame héroïque. Durant une pause, certaine jeunesse du cru, désireuse des planches, vient, non sans crainte, lui demander de l'entendre : ce à quoi Brichanteau, superbe et généreux, consent volontiers.

La petite plaît à l'artiste, et cette affection soudaine aide Brichanteau à rompre sans peine une intrigue, d'ailleurs trè superficielle, qu'il entretenait vaguement avec une lady. Fanchette Clary gagne complètement Brichanteau ; l'ingénieux praticien l'éduque, la style, la pousse, la fait engager, et, un beau soir, la mignonne s'envole à Paris. Là, elle se commence un avenir d'où, bien entendu, la galanterie n'est pas exclue. Aussi le pauvre Sébastien sera-t-il fort mal reçu quand il viendra, mal à propos, chez Fanchette, avouer la passion qu'il voua à sa petite amie de Perpignan. La belle reçoit affreusement ce vieux fantoche. — Dix ans plus tard, dix ans pendant lesquels l'artiste déchu garda mort son triste amour, c'est Brichanteau qui reçoit la visite de Fanchette : visite intéressée, car la demoiselle entend lui demander conseil pour une mort difficultueuse, qu'elle doit jouer.



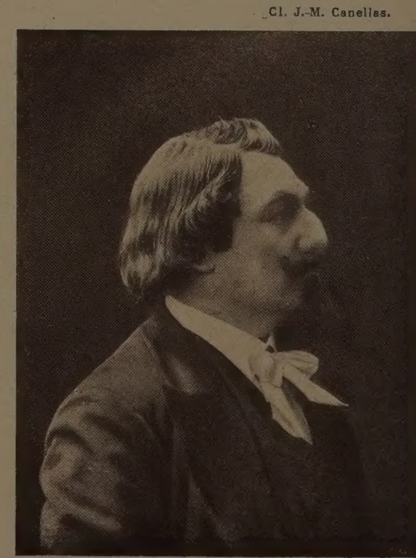
Brichanteau. — IIIe Acte. — La mort de Brichanteau.

Tout ému, Brichanteau fournit l'indication ; mais il est fort malade, et il se force tant qu'il meurt vraiment, pour mieux informer sa petite Fanchette.

Nous avons dit le succès personnel de M. de Féraudy. Mlle Gabrielle Robinne, si jolie, a fait, peut-être un peu trop naïve l'actrice arriviste ; Mlle M.-L. Dorval fut exquise en anglaise énamourée. MM. Volnys, Fournier, Maury, Mmes Derval, Guerte, et M. Daussmond complétèrent une interprétation excellente.

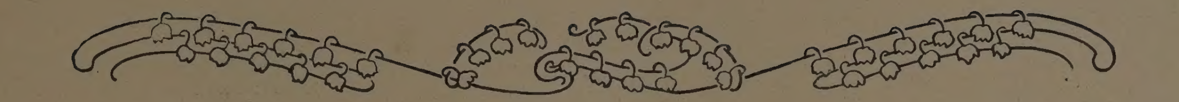
M. de Féraudy, qui aime fort — on le sait — le théâtre voyageant, n'aura pas, de longtemps, à s'inquiéter du programme de ses tournées.

Cl. J.-M. Canellas.



M. de Féraudy (Brichanteau).

Scènes photographiques de M. Dupont, de Bruxelles.



LES ARTS ET LES SPORTS

LA COUPE GORDON-BENNETT. — Les dates des deux grandes épreuves qui vont, cet été, passionner le monde des sports, ont été arrêtées comme suit :

Les *Éliminatoires* se courront le 16 juin, et la coupe Gordon-Bennett le 5 juillet.

On sait que les Éliminatoires ont pour but de sélectionner les trois voitures qui seront qualifiées, pour défendre nos couleurs, dans le tournoi international qui est la coupe Gordon-Bennett.

La liste des concurrents français a été close le 1er avril dernier, à six heures du soir. Elle comporte les vingt-quatre engagés suivants :

1 Charron-Girardot-Voigt (Girardot) ; 2 Panhard-Levassor I (Heath) ; 3 Panhard-Levassor II (Teste) ; 4 Panhard-Levassor III (Henri Farman); 5 Gobron (Rigolly) ; 6 Richard-Brasier I (Théry) ; 7 Richard-Brasier II (Caillois) ; 8 Richard-Brasier III (Stead) ; 9 Bayard-Clément I (Albert Clément) ; 10 Bayard-Clément II (Hanriot) ; 11 Bayard-Clément III (Villemain) ; 12 Darracq I (Hémery) ; 13 Darracq II (Wagner) ; 14 Darracq III (De La Touloubre) ; 15 Renault I (Sisz) ; 16 Renault II (Edmond) ; 17 Renault III (Bernin) ; 18 Automoto (Lapertot) ; 19 De Dietrich I (Gabriel) ; 20 De Dietrich II (Rougier) ; 21 De Dietrich III (Duray) ; 22 Hotchkiss I (Achille Fournier) ; 23 Hotchkiss II (Le Blon) ; 24 Hotchkiss III (Lavergne). D'autre part, voici les nations qui, selon toutes probabilités, prendront part à la coupe :

Allemagne, Angleterre, Autriche, Suisse, Italie, et peut-être Amérique.

On remarquera que la Belgique, contrairement à ce qu'elle a fait les années précédentes, s'est retirée de la compétition.

L'EXPOSITION DES SPORTS EN 1907. — L'ère des expositions universelles est close... depuis 1900, mais celle des expositions spéciales s'ouvre à peine, et tout permet de prévoir qu'elle débutera par un coup de maître.

En effet, les pouvoirs publics ont décidé d'organiser, en 1907, une vaste exposition des Sports qui comprendra, indépendamment de l'automobilisme, du cyclisme, de l'aéronautique, du football, de l'escrime, de l'hippisme, du tir, tous les moyens de transport, tels que chemins de fer, tramways et bateaux.

L'emplacement de cette grandiose manifestation n'est pas encore arrêté.

On met en avant : le Champ-de-Mars, la Porte-Maillot, la plaine de Bagatelle et le Bois de Vincennes.

Toutefois, à l'heure actuelle, aucun emplacement n'a été définitivement choisi, mais le conseil municipal s'est prononcé contre le Champ-de-Mars.

LA CIRCULATION DES AUTOMOBILES DANS PARIS. — Il y a... quelques années, le 20 décembre 1902, les mécaniciens et conducteurs d'automobiles, justement émus d'être traités comme des malfaiteurs lorsqu'ils purgeaient en prison une condamnation quelconque pour excès de vitesse, avaient adressé, sous l'égide de M. Max Richard, président de la Chambre Syndicale de l'Automobile et du Cycle, une pétition aux membres du conseil municipal pour que cet état de choses fût modifié.

Tandis qu'ils obtenaient de très vagues satisfactions sur ce point, grâce à l'initiative de M. Jousselin, conseiller municipal, la question s'élargissait et l'honorable conseiller saisissait ses collègues d'un projet de réglementation nouvelle de la circulation des autos dans Paris.

M. Escudier fut désigné comme rapporteur et M. Achille lui succéda pour parachever un projet qui fût soumis par le conseil à la Chambre de Commerce de Paris.

Le rapport présenté au nom de la Commission des voies et moyens de communication par M. Lemoine a été adopté et converti en délibération par la Chambre de Commerce.

On y trouve de très judicieux vœux de modification à l'état de chose actuel, notamment la suppression d'un chiffre limitatif de vitesse, l'appréciation étant fort délicate et toujours sujette à caution; la condamnation énergique... de la contravention au vol ; la sévérité de l'examen à la suite duquel est délivré le permis de conduire ; la proscription des phares à acétylène dans les agglomérations ; enfin l'emploi des cornes d'appel interdit aux cyclistes et réservé aux automobilistes.

Le Conseil Municipal, nous en avons la conviction, s'associera de la façon la plus complète aux vœux si nettement formulés par la Chambre de Commerce et obtiendra rapidement de l'administration que le projet devienne le règlement qui satisfera tous les chauffeurs.

LA COUPE DES PYRÉNÉES. — Notre confrère la *Dépêche de Toulouse* organise, du 20 au 27 août, avec le concours de la *Vie au Grand Air*, une épreuve de touristes qui traversera toute la région des départements suivants :

Haute-Garonne, Aude, Pyrénées-Orientales, Ariège, Hautes et Basses-Pyrénées.

Ce concours est placé sous le haut patronage d'honneur des ministres du Commerce, de l'Industrie et des Postes et Télégraphes, des Travaux Publics, de la Guerre, des Affaires Étrangères, de l'Agriculture ; du Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts, et de l'Automobile Club de France, du Touring Club de France, de la Fédération Sud-Centre des Syndicats d'initiative, de l'Association Générale de l'Automobile, de la Chambre Syndicale de l'Automobile et du Cycle, de l'Automobile Club Toulousain, de l'Automobile Club de l'Hérault, de l'Automobile Club Biterrois, de l'Automobile Club Tarbais, et de l'Automobile Club Béarnais.

Cette épreuve promet d'être des plus intéressantes, et nous ne doutons pas qu'elle ne réunisse un grand nombre d'engagés.

CYCLISME. — La vieille et classique épreuve Bordeaux-Paris se courra cette année les samedi 19 et dimanche 20 mai prochain.

Une permission spéciale sera demandée à l'U. V. F. pour permettre aux amateurs d'entraîner les professionnels sur le parcours de la course.

De plus une surveillance étroite de chaque concurrent sera organisée au moyen de voitures automobiles fournies par les maisons intéressées, et de motocyclettes échelonnées sur la route.

PIERRE SOUVESTRE.



NOTES D'ART

LE SALON DES INDÉPENDANTS

Sous l'égide officielle, les Indépendants ont inauguré, pour la première fois depuis vingt-trois années d'existence, leur Salon annuel, riche de plus de quatre mille envois. Quel stimulant plus actif, en effet, que celui de l'absence de jury, pour les artistes inquiets ou timides, et dont l'œuvre directement proposée au public risquera d'attirer son attention et par suite son suffrage ou le sourire significatif que l'on a pour les efforts malheureux. Du moins, conviendra-t-on que l'expérience ne fut pas décourageante, puisque, parmi les bons envois, l'État s'est donné le plaisir de glaner à son gré deux douzaines de toiles, de préférence des paysages, au nombre desquels j'avais remarqué, comme dignes d'être signalés : le *Printemps*, de M. Richard Ranft; le *Village des Moulineaux*, de M. Luce ; les *Vieilles Maisons*, de M. René Debraux ; *Sous la Lampe*, de M. Leborgne ; la *Notation Vénitienne*, de M. Signac ; le *Portrait*, de M. Valton ; la *Ferme Berrichonne*, de M. Madeline, et les pages diverses de MM. Diriks, Duval-Gozlan et Marquet.

On a beaucoup médit sur les excentricités qui firent et font encore la joie des esprits goguenards, on s'est amplement gaussé des envois puérils de barbouilleurs, dont certes rougiraient les enseignes de nos boutiquiers, si elles avaient la mauvaise chance de se voir peintes par certains exposants. Mais s'il fallait seulement énumérer parmi les quatre mille envois de cette année tout ce qui révèle une bonne volonté, un travail consciencieux, il y aurait quelque présomption à vouloir les signaler ici. Cependant, qu'il me soit permis de noter les études qui, dans le cours d'une visite, ont frappé mon attention. La première des deux grandes serres assortit dans une solidarité ingénieuse et charmante les paysages provençaux de M[lle] Duval (Béatrice), les rudes gitanes et les bretonnes de M. Castelucho, les coins de rue de M. René Juste, les effets de neige de M. Chenard-Huché, les crêtes violacées de M. Jaudin. Puis voici, dans la note impressionniste, des fleurs et un portrait intéressant de M[me] Lucie Cousturier ; le *Fauconnier* et le *Port Saint-Bernard*, de M. Dambourg ; une série de sites et d'horizons campagnards, de M. Eugène Delestre, dont les tonalités accusées gagnent chaque jour en précision ; de fort agréables danseuses, de M. Émile Brin ; des ruines et des ponts, de M. Fournier, qui gagnent à être vus à distance ; des paysages, de MM. Dargence et Delaunay ; une *Place Clichy* sous la pluie, par M. Chapuis, les aspects vénitiens de M. Detroy, autres paysages de MM. Matisse, Camoin, et la merveilleuse série d'études de M. Léon Kowalsky, tirées soit des sites bretons — le *Dé*, le *Brouillard*, — soit des lointains séduisants de Crimée et d'Italie, à laquelle cet artiste a joint les remarquables portraits d'acteurs et d'actrices, notamment M[me] Biorling et M[me] Deycha-Sionitzky.

Ailleurs, c'est l'esquisse d'un triptyque : *Travail*, duquel M. Alfred Le Petit ne manquera pas de dégager une grande puissance d'effets, soit par le symbole, soit par la mise au point de ses ensembles de personnages ; enfin, l'évocation rétrospective des pages de Vincent Van Gogh, qui forcent l'attention par leur imprécision même, et nous laissent l'impression d'un tempérament fougueux auquel le temps a manqué pour se réaliser sous un aspect définitif. Il y a de la vie intense dans cette ville dont les cheminées fument, de la tristesse dans cette cour de prison à l'heure de la récréation ; on se sent en présence d'un visionnaire inspiré, aux formules restées irrévélées.

Ici, la sculpture et l'objet d'art triomphent, avec cette étude de nu féminin, au modelé consciencieux et pur, de Halou ; celles de Desbois sur l'*Hiver* et la *Misère*, et la vitrine très variée de M. Bernard Hœtger.

Dans la seconde serre, voici, attrayants à divers degrés, les études de ponts de M. Marchal ; la vue mouvementée des Halles, par M. Wittmann ; les croquis hardis, vigoureux et très vivants de M. Maurice Robin ; les nus extra-anatomisés de M. Louis Sue ; les paysages de Penot et de Mauprat, et les pointillés de M. Seurat, dont on aimera, en dépit du procédé que le parti pris réprouverait, une attrayante flânerie de baigneurs. L'impressionnisme, genre prédominant, trouve ses nuances diverses avec Luce, Van Rysselberghe, Mouclier ; la grande femme rouge, un peu caricaturale, de M[me] Marval, au jeune talent prometteur ; les nus féminins de Spirs ; les esquisses de cafés-concerts où se trémousse une étoile, agréablement colorées, par M[me] Sophie Wolff ; les fillettes auxquelles le soleil fait clore les paupières malicieusement, dans les toiles de M. Luricher ; les études tachistes, parfois étranges, de M. Van Dongers ; la provocante Espagnole de M. Dario de Regoyos ; une scène fort intéressante d'études sur les fortifs, par M. Gaston Prunier ; les paysages marins auxquels M. Alcide Lebeau a donné un relief moins accentué que l'an passé, et les pages merveilleuses de l'*Attente* et du *Bal masqué*, de M. Richard Ranft. Ils sont là, nos épris de la couleur aiguë, les Cross, les Minartz, les Piet et les Trieur, et celui-ci, en éclairant ses scènes paysannes de ces teintes dont Fantin Latour nous a laissé l'impérissable souvenir, a découvert une source de belles visions. Hélas ! il faut se restreindre et clore, bon gré mal gré, cette rapide revue avec la vieille gitane de Mérodack Jeaneau, et cette délicieuse tête d'enfant sculptée par Lucien Schnegg.

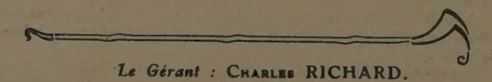
Enfin, puisqu'il faut orienter les esprits joyeux vers les naïvetés qui prêtent à sourire, voici les *Péchés Capitaux*, de M. Vallée ; la *Noce*, de l'ineffable et consciencieux Rousseau ; enfin le *Christ en Croix*, entre deux gendarmes, de M. Schættel. Et l'on sort, après avoir effacé de sa rétine ces impressions plus que primitives par la contemplation des claires figures féminines de M. de Sainville, en se disant qu'après tout, ce sont peut-être les *Indépendants* qui se chargeront de résoudre à leur avantage le problème séparatiste des dissidents qui désagrègent la Nationale et le Salon d'Automne. D'ailleurs, qu'importe la rubrique, l'essentiel est de produire des œuvres. Et il y en a. On sait d'ailleurs que nos sculpteurs, notamment, ont hâte de retrouver un peu de leur autonomie perdue à la Nationale, et qu'ils sauraient imposer ici.

La rive gauche, elle aussi, a ses Salons, et ils méritent quelque attention. J'ai déjà dit l'admiration que je ressentais pour la pure et poétique fresque de Marcel Lenoir : *Sagesse*, et pour les envois si diversement curieux que ses amis ont réunis dans son atelier de la rue de la Tombe-Issoire. La *Veillée du Mort* restera une page maîtresse de M. Dubray, et les dessins audacieux de M. Robin révèlent un tempérament d'avenir. Les fusions linéaires des crayons affinés de M. Lewis Waguet dénotent une conception nouvelle du paysage d'âme, et l'on se plaît aux études de MM. Traiteur et Maillol.

Encourageons les amateurs, il surgira peut-être d'entre eux quelque maître de l'avenir. Le Salon des Chemins de fer nous présente un paysage impressionniste de M. Belluart ; une aquarelle de M. Geoffroy, sur le Val-Martin à Marly ; un effet de nuit, sur le Pont de l'Archevêché, par d'Anfreville, et les envois de MM. Balestrier et Andrès.

Enfin, au passage, qu'on me laisse signaler une substantielle étude critique sur les *Primitifs Français et la Tradition*, par M. Armand Fourreau, et les notations esthétiques documentées et d'une lecture agréable de M. Émile Sedeyn, intitulées *Rencontres*.

ALCANTER DE BRAHM.



Le Gérant : CHARLES RICHARD.